

h e t s

Haute école de travail social
Genève
Centre de recherches
sociales (CERES)



2019

Hes·SO

Haute Ecole Spécialisée
de Suisse occidentale
Fachhochschule Westschweiz
University of Applied Sciences
Western Switzerland

Rapport de recherche publié le 22.11.2019

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

MANDAT DE LA FONDATION ACTION INNOCENCE À LA HAUTE ÉCOLE DE
TRAVAIL SOCIAL DE GENÈVE. AUTRICE : CLAIRE BALLEYS.

Table des matières

Introduction	2
Les constats conjugués de la science et de la pratique	2
Pourquoi une enquête sur les écrans (et non sur le numérique) ?	4
La socialisation aux écrans dans le contexte familial	4
Terrain d'enquête : la population rencontrée	6
Résultats d'enquête	7
Le processus d'équipement des enfants : le smartphone comme un <i>mal nécessaire</i>	7
Les usages juvéniles des écrans sont dangereux et « stupides »	7
Un parent responsable est « résistant » aux écrans	10
Un parent responsable équipe son enfant pour sa « sécurité »	12
Le smartphone comme outil indispensable à l'intégration sociale... et familiale	13
Les écrans protègent des mauvaises fréquentations	14
La régulation quotidienne des écrans	16
Une « surcharge » mentale et domestique pour les mères	16
Les pères et les écrans connectés : « je suis un peu geek quand même »	18
« Faites ce que je dis, pas ce que je fais »	22
Au sein des couples en ménage : une source d'irritation	24
Entre parents séparés : les écrans au cœur des rancœurs	26
L'acquisition d'une autonomie sous surveillance	28
Un mode de contrôle paternel autoritaire	28
Le contrôle total : « j'ai accès à tout »	30
L'exigence de transparence	35
Entre pairs : « se parler », c'est exister socialement	38
Lorsque la place des écrans connectés n'est pas un problème	42
L'espace numérique n'est pas un espace virtuel	42
Faire de la place aux usages communs	44
Être curieux et poser des questions	45
Conclusion et recommandations	47
Références	51

Introduction

Les résultats sociologiques présentés dans ce rapport sont issus d'une enquête qualitative menée pendant une année auprès de 15 familles de Suisse Romande. Cette recherche a été mandatée par la Fondation Action Innocence, suite aux échanges interdisciplinaires ayant eu lieu au sein d'un *Think Tank* créé en 2016 par Action Innocence, réunissant des professionnel.le.s et des chercheur.e.s des sciences de l'éducation, de la psychologie, de la psychiatrie, de la communication et de la sociologie de la jeunesse et des pratiques numériques. Ce groupe de réflexion et de travail s'est donné pour vocation de chercher des pistes de prévention innovantes en matière de sensibilisation aux usages des écrans et d'Internet. La conception de projets de recherche étant encouragée par la Fondation, j'ai proposé, en collaboration avec David Gerber, un projet de recherche qui a été validé par le comité de Fondation fin 2017.¹ L'enquête s'est ensuite déroulée de juin 2018 à juin 2019.

Les constats conjugués de la science et de la pratique

Nous sommes partis d'un constat issu du terrain d'intervention mené par Action Innocence : les parents se sentent démunis face aux pratiques numériques de leurs enfants et sont en quête de pistes éducatives. Certains parents souhaitent obtenir de la part d'Action Innocence un règlement applicable chez eux de manière pragmatique : une durée d'utilisation des écrans en fonction de l'âge des enfants, des solutions pour que leurs enfants « se déconnectent », une confirmation de leurs craintes en matière de « cyberaddiction » ou, au contraire, un message de réassurance. Or, il est très difficile de leur transmettre un message pédagogique dont ils puissent se saisir tant que les enjeux relationnels et sociaux en vigueur au sein des familles ne sont pas l'objet d'une investigation scientifique spécifique.

Les écrans connectés sont aujourd'hui intégrés à la vie familiale (Balleys & al., 2018)² et leurs usages participent aux dynamiques familiales dans toute leur complexité. Les écrans connectés sont saisis à chaque étape de la vie familiale contemporaine : prendre des photos d'anniversaire ou de vacances, regarder un film ensemble, faire un appel vidéo avec un proche

¹ David Gerber a participé à l'élaboration des grilles d'entretien et en a mené trois, au sein d'une des familles rencontrées.

² Balleys, C., Martin O. & Jochems, S. (2018). « Familles contemporaines et pratiques numériques : quels ajustements pour quelles normes ? », *Enfances Familles Générations* [En ligne], 31 | 2018, mis en ligne le 22 décembre 2018, consulté le 18 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/efg/6094>

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

éloigné ou à l'occasion d'un voyage professionnel, communiquer avec l'autre parent lors d'un divorce, écrire des messages à ses parents lorsque l'on se rend, seul.e, à une activité extra-scolaire, s'envoyer des messages affectueux etc.

Le projet de recherche élaboré à partir des constats conjugués des terrains pratiques et scientifiques a posé la question de la place des écrans connectés au sein des familles de Suisse Romande. Par la notion de « place », nous entendons l'espace physique, temporel et relationnel qui leur sont accordé dans la vie familiale. En d'autres termes, l'objectif est de comprendre comment les écrans et leurs usages³ sont intégrés aux dynamiques relationnelles familiales contemporaines.

Plusieurs sous-questions de recherche ont guidé la problématisation de l'enquête :

- Comment les usages des écrans connectés sont-ils négociés quotidiennement au sein des familles de Suisse Romande ?
- Quels sont les processus d'équipement des enfants en écrans connectés ?
- Quelles sont les règles d'usage, les limites et les contraintes, par qui sont-elles fixées et comment sont-elles respectées ou enfreintes par chacun des membres de la famille ?
- Comment les usages de chaque membre sont-ils perçus et jugés par les autres (et par soi-même) ?
- Comment les personnes d'une même famille communiquent-elles entre elles via les écrans connectés ?
- Quels sont les pratiques de partage : les pratiques ludiques, les photos et vidéos, les informations, les marques d'affection.
- Qu'est-ce qui est source de tension ?
- Comment s'effectue la transmission des connaissances cognitives et techniques liées au numérique au sein des familles ? Qui apprend quoi à qui ?

³ La sociologie des usages propose une approche centrée sur l'usage ordinaire des technologies, sur les pratiques quotidiennes et sur les significations qui s'y rattachent (Jouët, 2000; Jauréguiberry et Proulx, 2011). Elle place l'utilisateur au cœur de ses interrogations en axant l'analyse sur « ce que les gens font effectivement avec des objets techniques » (Proulx, 2015).

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

Pourquoi une enquête sur les écrans (et non sur le numérique) ?

Les écrans connectés sont aujourd'hui au centre de discours tant médiatiques que psychologiques, pédagogiques ou médicaux :

- « Hyperconnectés, les jeunes sont prisonniers de leurs écrans » titre Migros Magazine en juin 2017.
- « Quand les multiples écrans deviennent une drogue pour les jeunes » titre l'Association des médecins du Canton de Genève en mars 2018.
- « Écrans : amis ou ennemis de nos ados ? » se demande le site Planète santé au mois de mai 2019.

Ce sont bien les écrans qui sont au centre du débat et des préoccupations et ce sont bien ces objets qui sont venus s'intégrer dans l'espace physique et relationnel familial. Tantôt perçus comme un bouclier empêchant le lien social, tantôt comme une fenêtre permettant de s'évader du quotidien domestique, de ses contraintes, tensions et routines.

Si l'enquête se concentre sur les usages des écrans connectés, c'est-à-dire sur les pratiques sociales, identitaires, relationnelles, culturelles et ludiques qu'ils médiatisent, force est de constater que c'est l'objet qui est identifié à la fois comme pertinent et comme problématique dans les titres évoqués plus haut. L'objet « écran » est tour à tour désigné comme capable de fonctionner comme une prison, comme une drogue et comme un ami/ennemi. C'est dire sa portée symbolique !

La socialisation aux écrans dans le contexte familial

La place des écrans connectés au sein des familles représente un enjeu de taille pour la parentalité contemporaine. Par parentalité, nous entendons à la suite de l'ethnologue français Maurice Godelier « l'ensemble culturellement défini des obligations à assumer, des interdictions à respecter, des conduites, des attitudes, des sentiments, des émotions, des actes de solidarité et des actes d'hostilité qui sont attendus ou exclus de la part d'individus qui (...) se trouvent, vis-à-vis d'autres individus, dans des rapports de parents à enfants ».⁴ Cette définition englobe ainsi tant les aspects normatifs qu'affectifs. Dans notre société, la parentalité est une catégorie de l'action publique, c'est-à-dire que les parents doivent

⁴ Cité dans Bachmann, L., Gaberel, P-E., Modak, M. (2016). *Parentalité : perspectives critiques*, Lausanne, Éditions EESP, p. 17.

assumer un ensemble de tâches dont le respect va délimiter socialement et politiquement la « bonne parentalité » de celle considérée comme défailante. Médias et institutions de protection de l'enfance vont se faire les relais de ces catégories.

Soumis aujourd'hui à de multiples pressions et injonctions sociales (protection, épanouissement, développement des compétences de l'enfant), les parents perçoivent les écrans comme un défi éducatif supplémentaire. Il s'agit de savoir cadrer et encadrer simultanément les temps d'usage et les contenus, de rendre les technologies accessibles aux enfants sans verser dans « l'addiction » citée par beaucoup de participant·e·s à l'enquête. Cette responsabilité appelle diverses compétences qui sont, nous le verrons, inégalement réparties.

Le terme de socialisation désigne « l'ensemble des processus par lesquels l'enfant devient un membre de la société » (Berger & Luckman, 1991, p. 225)⁵. Dans la présente enquête, l'intérêt porte prioritairement sur la socialisation familiale (et non pas, par exemple, sur la socialisation scolaire) mais aussi sur la socialisation entre pairs, si importante au moment de transition entre l'enfance et l'adolescence (Balleys, 2015)⁶. Or, nous verrons que ces deux univers de socialisation s'opposent et contraignent les jeunes à de multiples ajustements identitaires, ce qui en soi n'est pas nouveau. Depuis plusieurs générations, les jeunes ont dû quitter un univers de références familial pour s'intégrer dans une culture juvénile constituée de goûts (culturels, vestimentaires) et de pratiques (langagières, ludiques, sociales) qui lui sont propres.⁷ Or, ce qui apparaît dans notre enquête comme réellement nouveau et corrélé à une transformation sociale est la concentration de ces deux mondes de socialisation dans un seul petit objet : le smartphone. Devoir répondre aux messages WhatsApp de sa mère qui cherche à savoir quand on rentre pour le souper au moment où une conversation avec un.e ami.e est en train de devenir intime marque une rupture dans la relation et donc dans le processus de construction de son identité d'adolescent.e.

⁵ Berger, P. & Luckman, Th. (1991). *La construction sociale de la réalité*. Paris : Armand Colin.

⁶ Balleys, C. (2015). *Grandir entre adolescents. À l'école et sur Internet*. Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.

⁷ Pour une illustration particulièrement convaincante de ce fait social, voire l'émission de Temps Présent du 14 octobre 1971 : « Libre d'être Hippie », site des archives de la RTS.

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

Terrain d'enquête : la population rencontrée

15 familles ont participé à l'enquête sur une période de 10 mois, pour un total de 40 entretiens semi-directifs, menés à partir de deux grilles d'entretiens (une pour les parents, l'autre pour les enfants) comprenant 30 questions chacune. Les entretiens ont été enregistrés et intégralement transcrits.

Les parents et les enfants ont été rencontrés séparément, avec une garantie de confidentialité.⁸ Certains parents ont effectué l'entretien seuls, d'autres en couple. Les enfants avaient également le choix entre un entretien individuel ou un entretien de fratrie. Au total, nous avons rencontré 26 jeunes entre 10 et 18 ans, 17 garçons et 9 filles. Nous avons rencontré 23 parents selon des configurations d'entretien multiples : 6 entretiens de couple, 4 entretiens individuels (d'abord la maman, ensuite le papa), 5 parents monoparentaux ou séparés (4 femmes et 1 homme) et enfin deux entretiens avec des mères dont les conjoints étaient soit indisponibles, soit pas intéressés. 11 familles vivent dans des contextes urbains ou péri-urbains (zones pavillonnaires ou grands ensembles périphériques) et 4 familles vivent en campagne.

Les appartenances sociales, c'est-à-dire les milieux socio-économiques et culturels des familles, sont diversifiés. Cette classification a été effectuée en fonction de la catégorie socio-professionnelle des deux parents. Sur les 15 familles rencontrées, 8 appartiennent à des milieux socio-économiques plutôt favorisés, avec des professions nécessitant des diplômes de formation tertiaire. 4 familles appartiennent aux classes moyennes, occupant des emplois nécessitant un diplôme d'apprentissage ou une formation orientée vers les domaines de la santé comme la naturopathie. Enfin, trois familles sont dans des situations précaires, soit pour des raisons liées à la migration soit pour des raisons de parcours sociaux difficiles (placement, hospice général).

Il faut signaler ici, car c'est une prémisse des résultats qui seront présentés, que ce sont majoritairement des mères qui m'ont contactées en réponse aux différents appels publiés sur les réseaux sociaux ou par des réseaux d'interconnaissance. A deux exceptions près, ce sont les mères qui ont organisé les rencontres. Il a fallu insister parfois lourdement pour obtenir un entretien avec le père de famille. Dans deux cas, les pères n'ont pas voulu participer à l'enquête et seules les mères et leurs enfants ont accepté la rencontre.

⁸ Les identités des familles ont été anonymisées.

Résultats d'enquête

Les écrans connectés n'apparaissent pas tous seuls dans les familles. Ce sont les proches, parents ou grands-parents, qui achètent ou transmettent aux enfants les outils connectés : tablettes, consoles de jeux, téléphones etc., à l'occasion d'un anniversaire, pour Noël ou parce qu'il ou elle a changé de modèle et offre l'ancien appareil à leur enfant. Les écrans connectés sont présents dans l'environnement familial et leurs usages font partie d'une routine quotidienne, dont les parents n'ont pas forcément toujours conscience. Tous les enfants de notre corpus ont d'abord vu utiliser les smartphones, la télévision ou les tablettes par leurs parents avant d'y avoir accès ou de les posséder. Beaucoup de parents regardent la télévision tous les soirs, consultent leurs ordinateurs à la maison pour des activités professionnelles ou privées, jouent aux jeux vidéo et bien sûr, utilisent leur *smartphone*. On aurait tort de penser que l'utilisation des écrans connectés est une activité spécifiquement juvénile. Les écrans connectés sont intégrés à la vie familiale, à travers les usages de tous ses membres.

Le processus d'équipement des enfants : le smartphone comme un *mal nécessaire*

Ce premier chapitre restitue les perceptions parentales des écrans et en particulier du smartphone, objet qui joue un rôle paradoxal dans le lien parents-enfants. Les discours autour du processus d'équipement sont extrêmement signifiants du point de vue des représentations parentales du smartphone, mais aussi révélateurs des dilemmes de la parentalité contemporaine. Nous allons voir que l'équipement en smartphone des enfants est perçu comme un *mal nécessaire*, c'est-à-dire quelque chose de négatif mais qui s'impose à nous de manière inévitable. Pour comprendre ce rapport aux écrans comme *mal nécessaire*, il nous faut diviser notre réflexion en deux étapes : 1. Pourquoi les écrans seraient-ils un mal ? et 2. Nécessaire à quoi (et à qui) ?

Les usages juvéniles des écrans sont dangereux et « stupides »

Les écrans concentrent, en particulier chez les mères, une série de craintes pas toujours clairement identifiées mais présente dans tous les discours. À la problématique de la charge domestique que constitue le rappel quotidien des règles aux enfants, qui est majoritairement dévolue aux mères, s'ajoute pour elles une surcharge mentale liée à la responsabilité de s'inquiéter vis-à-vis des multiples dangers imputés aux écrans : ceux qu'ils représentent pour

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

la santé et en particulier le cerveau ; les risques de harcèlement en ligne ; la crainte que les écrans coupent les jeunes de leur environnement physique ; l'impression que les enfants « perdent leur temps » avec des pratiques médiatiques « inutiles » voire bêtifiantes.

Les écrans incarnent un *mal* parce qu'ils sont des capteurs permanents d'attention et parce que les pratiques juvéniles sont jugées dangereuses ou/et « stupides » voire « insupportables ». Voici quelques exemples de propos tenus par des mères vis-à-vis des pratiques numériques de leurs enfants :

Extrait 1 :

Claire : Est-ce qu'ils sont beaucoup sur YouTube ?

Justine : Le grand oui.

Claire : Est-ce que vous savez ce qu'il regarde ?

Justine : Des **vidéos stupides**, mais... (rires) je ne saurais pas dire il va regarder tous ces trucs de youtubeur là, mais je ne les connais pas. Mais c'est vrai **qu'il regarde beaucoup de bêtises**.

Extrait 2 :

Claire : Mais par exemple, est-ce que vous regardez des vidéos YouTube ensemble, des trucs...

Virginie : Oui, un petit peu. Bon, c'est vrai que, par exemple, quand elle me tru-... montre les trucs **complètement débiles** qu'elle regarde, c'est vrai que j'essaye de faire motivée et de pas commenter, mais franchement, après cinq, je suis complètement déprimée (Rire) Je me dis : « **merde, c'est bon, sa tête est vide, (rire) elle va être stupide (rire)** ».

Extrait 3 :

Aude : Non. Enfin si, il a une petite chaîne mais c'est que la radio donc ça l'intéresse pas beaucoup, il veut écouter, ah oui parce ce qu'il fait beaucoup aussi c'est écouter sa musique, sa musique, sa musique **atroce, immonde** heu

Claire : Qu'est-ce que c'est ?

Aude : Du rap américain

(...)

*Aude: Alors spontanément et c'est ça moi qui me touche le plus, aujourd'hui dans ce que je vois de ce qu'ils regardent, **c'est le manque d'intérêt heu... sur le fond, sur le fond et sur la forme de ce qu'ils regardent en fait.** Moi je trouve **affligeant** en fait d'entendre aussi souvent ce genre de langage et de thèmes abordés qui voilà c'est ce qui les passionne, ces Youtubeurs qui s'expriment mal, qui voilà, ça et je leur dis souvent mais « Au moins regardez des choses intelligentes » alors du coup, justement récemment j'ai dit à mon petit « écoute tu vas regarder un de tes YouTubeurs bah d'abord tu regardes C'est pas sorcier » (rire).*

Extrait 4 :

*Carole : J'sais pas qu'est qu'ils ont, mais en tout cas pour lui **il regarde des trucs bêtes mais bêtes !** J'sais pas ou les enfants ils se filment ils s'envoient des trucs alors ces réseaux sociaux mais c'est une **catastrophe**. Justement on en parlait à l'école. C'est une **catastrophe**.*

Nous aurions encore pu donner beaucoup d'exemples de propos dénigrants tenus par les parents, en particulier par les mères, sur la culture juvénile (qui aujourd'hui est une culture numérique). Les pères sont plus nuancés parce qu'ils sont eux-mêmes de grands consommateurs d'écran comme nous le verrons plus loin, mais aussi parce que la double charge que représente la gestion quotidienne des écrans et de la santé des enfants incombe d'abord aux mères. Ce sont elles qui doivent veiller à ce que leurs enfants soient bien nourris, physiquement, intellectuellement et culturellement. Cependant, les pères partagent avec les mères un principe de juste mesure en ce qui concerne l'utilisation des écrans par les enfants. Dans les discours de tous les parents de manière unanime, le rôle d'un parent responsable est de limiter les usages des écrans de leurs enfants, de la circonscrire et de la surveiller. Ils ont à cœur de se présenter à l'enquêtrice comme de bons parents qui, contrairement ce qu'ils pensent être la norme ailleurs, posent un cadre et sont soucieux de protéger leurs enfants.

Un parent responsable est « résistant » aux écrans

Le processus d'équipement des enfants en écrans connectés, en particulier l'étape du premier smartphone avec carte SIM, est unanimement considéré comme un moment qu'il faudrait retarder le plus possible, en particulier dans les familles qui ont un statut socio-culturel élevé. Certains parents se qualifient eux-mêmes comme des « résistants » qui ont réussi à « tenir » face à d'autres parents qui sont tous désignés comme plus « laxistes » :

Ana : *Nous on voulait **tenir** la première année.*

Claire : *Mais c'était une demande de sa part ?*

Paul : *Bien sûr depuis deux ans.*

Ana : *(chevauchement) depuis un moment mais...*

Paul : *Ouais donc...*

Ana : *(chevauchement) Il était même pas trop...*

Paul : *(chevauchement) En fait on n'avait pas vraiment d'objectifs mais on se disait*

Ana : *(chevauchement) **Le plus tard possible** (rire) !*

Paul : *(rire) C'est comme moi avec le chien, j'ai dit non des années après un moment **j'ai craqué** (rire) ben le natel on s'est dit, parce qu'on regarde aussi avec les copains bah on a aussi des copains qui sont, qui sont divorcés ou comme ça, **bah eux, leurs enfants, ils ont peut-être le téléphone depuis qu'ils ont 10 ans.***

Ana : *(chevauchement) **même avant ! Même avant !***

Ce souci de se présenter comme des parents ayant attendu « le plus tard possible » avant d'équiper leur enfant est partagé par la majorité des parents. Ils justifient le moment où ils ont finalement « craqué » en évoquant l'intervention d'une tierce personne ou la nécessité pour leur enfant d'être connecté afin de pouvoir entretenir des liens avec ses pairs, soit les deux comme le fait Justine dans l'extrait suivant :

Justine : *oui mais c'est ça, et puis du moment où les copains ils ont et puis qu'il se passent... il y a quand même beaucoup d'interaction à ce niveau-là. Et nous on habite dans un quartier où il y a personne. Et tous les enfants habitent sur les hauteurs là-bas... Donc déjà par rapport à ça ils sont mis de côté. Les*

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

*anniversaires, tout se passe entre eux et voilà. Je me suis dit **si en plus le pauvre il n'a pas de téléphone pour pouvoir participer** à ce qu'ils font là-dessus, ben c'est vrai que c'est un peu...*

Claire : *Il a dû vous supplier ? Comment ça s'est passé, vous vous souvenez?*

Justine : *alors il a dû à un moment, et en plus **c'est pas nous qui avons craqué, c'est grand-papa** (rires). Avec nous je pense qu'il aurait attendu encore un petit peu.*

Dans le cas de couples séparés, la responsabilité de l'équipement est systématiquement imputée à l'autre parent. Par exemple Fabienne et Thierry, qui vivent avec les trois ados que ce dernier a eu dans une précédente union, les décisions d'achat sont attribuées à la mère des jeunes, bien que plus tard dans l'entretien, Fabienne avoue que la connexion permanente que permet le smartphone est un outil de réassurance nécessaire pour elle-même :

Claire: *Et puis du coup les trois ados comment... L'achat du smartphone il s'est fait quand, comment ? Selon quelles négociations ?*

Thierry : *Alors ça s'est fait quand ils ont quitté le primaire pour aller au secondaire parce que le primaire ils étaient local, ici au village et le secondaire ils devaient prendre des bus et pis l'idée c'était à la base qu'ils aient un téléphone pour si ils loupent le bus, qu'on puisse être informé et puis qu'on soit pas en soucis.*

Fabienne: *(chevauchement) **ouais surtout selon maman***

Thierry : *heu ouais*

Fabienne: ***leur maman qui avait besoin de ça***

Thierry: *C'était le besoin d'être rassuré disons de ça.*

(...)

Claire: *Et pis donc entre 16 et 18 ans quand... le grand commence à sortir, est-ce que vous.. est-ce que le fait qu'il ait un téléphone ça vous rassurait, vous permettait de contacter plus souvent que si il en avait pas, enfin c'est quoi le rôle, en quoi c'était un soutien ou pas justement, nous par exemple qui en avons pas entre 16 et 18 ans quand on commençait à sortir*

*Fabienne : (chevauchement) et bah pour moi qui suis quelqu'un d'angoissé c'est clairement...
moi j'ai besoin du natel.*

Le besoin de réassurance des parents semble exacerbé par la présence des smartphones, dans le sens où ils entraînent un besoin constant de « savoir » où se trouvent leurs enfants, ne pas savoir étant interprété comme un signe de danger potentiel.

Un parent responsable équipe son enfant pour sa « sécurité »

Ce besoin d'être rassurés par la présence du smartphone dans la poche de son enfant est à la source de beaucoup de décisions d'équipement et constitue donc la première raison de « céder ». Les enfants confirment en entretien que cette possibilité de les joindre (partout et en tout temps) a constitué un levier important dans la décision parentale, comme l'explique Adrien (16 ans) :

Adrien : (chevauchement) c'était de base pour... enfin ma mère elle m'a dit OK pour... parce que c'était un changement, avant elle m'amenait à l'école. Là j'allais tout seul donc si j'avais des problèmes.

Claire: Ouais donc c'était plus pour pouvoir te joindre ?

Adrien : Ouais enfin c'est la raison pour laquelle elle était d'accord.

La justification que l'on retrouve dans de nombreux entretiens est que le smartphone constitue une solution en cas de « problèmes ». Matteo (9 ans) n'a pas encore de smartphone contrairement à son grand-frère de 13 ans. Lorsqu'il se projette dans cette possession, la seule différence qu'il perçoit vis-à-vis de ces usages actuels (jeux et vidéos sur la tablette) est celle de la sécurité augmentée :

Claire : Pis toi si t'imagines si tu avais un téléphone, si on t'en achetait un en même temps que ton frère, c'est quoi que tu aurais envie de faire le plus avec ?

*Matteo : Ben faire. Ben soit regarder par exemple les vidéos que je regarde sur la tablette et aussi pour envoyer des messages et tout ça **quand tu as des problèmes.***

Claire : Mhmm. Par exemple à tes parents ?

Matteo : Ouais.

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

Penser que le smartphone est un gage de sécurité place les enfants dans une position potentiellement angoissante. Dans le cas où elles ou ils perdent leur téléphone, l'oublie ou simplement se retrouvent à cours de batterie, elles ou ils peuvent se sentir rapidement en danger puisque l'équipement s'est fait à la condition d'être toujours « joignable ». Être injoignable constitue alors dans l'esprit des parents une rupture de confiance. Ce pacte repose sur l'équation suivante : les parents acceptent d'équiper leur enfant avec un smartphone à condition que ce dernier réponde à leurs sollicitations à distance, comme le résume Justine : « si déjà il a un téléphone, qu'il serve au moins à être joignable (rires) ».

On relève une double perception contradictoire des *smartphones* : premièrement, l'outil est considéré comme un outil potentiellement dangereux pour les enfants, dont il faut les protéger, et deuxièmement, ils sont mobilisés comme des outils nécessaires à leur sécurité.

Le smartphone comme outil indispensable à l'intégration sociale... et familiale

Un autre argument à l'origine de l'achat du premier smartphone avec carte SIM est le principe, communément admis, que c'est aujourd'hui un outil nécessaire à l'intégration sociale juvénile, comme l'explique Sébastien :

*Sébastien : Ouais, ouais, d'un coup si quelque chose pouvait justifier qu'il y a absolument besoin d'un natel, mais je vois vraiment pas quoi ? Même au cycle, pour moi, il n'y a même pas de raison valable. **Après c'est plus une question de sociabilisation. On s'est dit, à un moment ou à un autre, va falloir qu'on cède, sinon elle va être mise en marge, c'est comme les gamins qui avaient pas de TV à notre époque. C'est peut-être très bien, mais ils étaient quand même vus comme des extraterrestres.***

Sébastien insiste bien sur le fait que sa conjointe et lui ont été contraints de « céder » à l'achat d'un smartphone à leur fille pour lui éviter une forme d'exclusion sociale entre pairs. Or, on constate que cet outil n'est pas uniquement indispensable à l'intégration sociale juvénile, mais aussi à l'intégration familiale, comme l'illustre les propos de Leyla (12 ans) :

Claire : Qu'est-ce que tu penses de la manière dont chaque personne dans ta famille utilise les écrans ?

*Leyla : (chevauchement) Moi ça m'énerve que parfois je suis assise sur le canapé, mon grand frère Luca est avec son téléphone, Séverine a son téléphone, papa a son téléphone, Lola est en train de jouer ou en train de regarder des vidéos pis moi j'suis comme ça, avec mon livre, « Cœur sucré » par exemple **pis moi ça m'énerve qu'ils ont tous leurs écrans. Pis ben moi pas, mais allez cet été encore (rire) ! Quand je passe au CO c'est bon (rire) ! Mais on va aussi me le punir parce que ma chambre sera sûrement mal rangée.***

De fait, tous les jeunes de notre corpus ont été socialisé.e.s aux écrans d'abord au sein de la cellule familiale. Les enfants grandissent aujourd'hui dans un contexte familial connecté. Ainsi Leyla (12 ans) attend-elle impatiemment l'achat de son smartphone, afin de pouvoir sortir du sentiment d'isolement qu'elle vit chez elle, lorsque tous les membres de sa famille sont devant leur écran individuel sauf elle.

Si les parents signalent que l'achat du smartphone a été un acte obligé et effectué à contrecœur, leurs usages sont rapidement intégrés dans la vie familiale comme dans l'entretien du lien parent-enfant. Les interactions médiatisées, via l'application WhatsApp en particulier, sont quotidiennes et parfois quasi continues. Adrien par exemple (16 ans) nous dit échanger « une quinzaine » de messages WA par jour avec sa mère, principalement pour des questions logistiques, qui dans les faits sont aussi imbriquées à des formes de surveillance, puisqu'il s'agit de tenir sa mère informée de ses horaires et de ses déplacements.

C'est avec leurs parents que les enfants commencent leur initiation au smartphone, dans une activité partagée entre logistique (venir la ou le chercher au basket) et besoin de réassurance (informer les parents de son arrivée au cours de patinage).

Les écrans protègent des mauvaises fréquentations

De manière plus générale, les pratiques numériques jouent également un rôle de réassurance vis-à-vis de la perception de dangers extérieurs. Bien que les usages des écrans soient perçus comme mauvais par les parents, ils sont parfois préférés aux risques que symbolise l'occupation des espaces publics. La crainte des mauvais comportements et des mauvaises fréquentations entraîne un autre effet de réassurance des écrans, qui permettent aux enfants de s'occuper et de socialiser en restant au domicile familial, comme l'explique Amanda qui a équipé très tôt son fils en consoles de jeux vidéo : « *au moins il est dedans, il est pas en train*

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

de faire des bêtises à l'extérieur ». Caroline tient des propos similaires, qui sont dans son cas clairement corrélés à des préoccupations de classe sociale bourgeoise craignant les effets perçus comme néfastes de la mixité sociale :

Claire : *Il joue beaucoup au foot dehors, avec des gamins du quartier ?*

Caroline : *Ouais voilà. Maintenant un peu moins. **Puis maintenant on préfère qu'il aille pas jouer, parce que maintenant il y a un stade juste là où il y a l'école primaire, mais il y a quand même pas mal de faune. Donc je sais qu'il y a un petit groupe pas très sympathique, je veux pas qu'il traîne non plus trop avec. C'est un peu comme ils disent la racaille. C'est qu'ils font des conneries. Et puis ils sont pas gentils. Il y en a qui tapent alors.***

Claire : *Qu'il se retrouverait (inaudible)*

Caroline : ***Voilà, alors je préfère pas qu'il traîne là bas.***

Claire : *Mais c'est aussi des jeunes du Cycle ou vous savez ?*

Caroline : ***Oui, je pense que c'est des gens du Cycle. Mais parce qu'il y a pas mal d'immeubles là et puis ils se retrouvent il y a une bande, et j'aimerais pas trop qu'il traîne avec.***

Il y a dans les propos de Caroline une interprétation liée à l'appartenance sociale des jeunes qui constituent « la faune » qu'elle décrit, « les racailles » qui vivent dans les « immeubles » récemment construits dans le quartier pavillonnaire dans lequel la famille vit. Cette interdiction de sortir jouer au foot, nouvelle pour Matteo son fils de 13 ans, a un coût qui place les parents dans une sorte de contradiction, puisqu'ils souhaitent le voir lâcher les écrans et diversifier ses loisirs, mais l'empêchent de rencontrer ses pairs dans le quartier comme il le faisait auparavant.

La régulation quotidienne des écrans

Une fois que les jeunes sont, comme leurs parents, équipé.e.s en écrans connectés, que se passe-t-il au sein du foyer ? Comment leurs usages sont-ils négociés et régulés ? Ce chapitre se penche sur la manière dont l'utilisation des écrans est gérée au quotidien dans les familles de notre corpus, l'élaboration puis le maintien des règles et cadres d'usages. L'originalité et la principale richesse de la méthodologie choisie pour cette enquête est qu'elle permet de confronter les propos de chaque personne rencontrée, donc les perceptions et les points de vue. Selon les lunettes chaussées, les portraits d'une même réalité familiale diffèrent fortement. La position au sein de la famille – père, fille, frère etc. – participe beaucoup aux modes de perception des usages des écrans des un.e.s et des autres. Les résultats font apparaître deux dimensions qui sont étroitement articulées : la socialisation de genre et les enjeux relationnels.

La notion de socialisation de genre désigne les manières dont les personnes ont été considérées, reconnues et donc éduquées en tant que garçon ou que fille. Cette socialisation commence dès la naissance (voire dès les échographies) et se poursuit tout au long de la vie. La vie de couple est évidemment empreinte de cette socialisation masculine et féminine, les rôles de conjoint ou de conjointe, de père ou de mère étant encore fortement distincts (Widmer, Lévy & Kellerhals, 2005)⁹.

Comme nous allons le voir, les rôles sexués sont fortement agissants dans la manière dont la régulation des écrans s'organise au sein des familles et sont au cœur d'enjeux relationnels, tant parentaux que conjugaux.

Une « surcharge » mentale et domestique pour les mères

Les termes employés par les parents pour qualifier la gestion quotidienne des écrans sont éloquentes. Il s'agit tour à tour d'une « lutte », d'une « surcharge », d'un « combat », d'un « calvaire » voire d'une « guerre totale ». Il faut relever que ces termes sont majoritairement employés par les mères. Ce sont elles qui expriment la plus grande « fatigue » face à la régulation quotidienne que nécessitent les usages des écrans puisqu'elles en assument majoritairement la charge. Notons que les femmes de notre panel qui vivent en ménage

⁹ Widmer, E., Lévy, R. & Kellerhals, J. (2005). Devenir parent, quel impact sur l'activité professionnelle et le fonctionnement conjugal? In Collectif, *Eloge de l'altérité. Défis de société : 12 regards sur la santé, la famille et le travail* (pp. 137-154). Grolley : Editions de l'Hèbe.

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

exercent majoritairement une activité professionnelle (deux mères au foyer sur quatorze mamans rencontrées), mais à temps partiel (sauf une mère enseignante au secondaire). Un seul père travaille à temps partiel (comme sa femme). En revanche, sur les quatre mamans monoparentales rencontrées, celles qui occupent des emplois soit précaires (nounou) soit peu rémunérés (caissière et aide-soignante) travaillent à temps plein alors que celle qui occupe un poste de cadre dans une banque travaille à temps partiel. Cette dernière termine le travail tous les jours à 14h, ce qui lui permet d'être présente pour accueillir ses enfants au retour de l'école et les accompagner à leurs diverses activités parascolaires.

Par conséquent, il va de soi que les femmes sont beaucoup plus présentes à la maison que les pères et assurent davantage l'encadrement quotidien et domestique, comme cela a été démontré dans de nombreuses enquêtes.¹⁰ En d'autres termes, la charge éducative routinière que représente le rappel constant des règles est majoritairement imputée aux femmes. Elles développent dans cette tâche différentes stratégies visant à lutter contre cette « surcharge », comme celles de cacher les écrans ou les confisquer. Or, ces actes sont souvent consécutifs à un emportement et de ce fait ne sont pas tenus dans le temps énoncé. Ils résultent d'une forme de ras-le-bol face à des négociations et des tentatives de transgressions répétées :

Audrey : Parce que des fois je la cache et après je sais plus où je l'ai mise. Je la prends de rage, je la cache sous le feu de la colère, je la mets n'importe où et après je sais plus !

Après s'être emportées, les mères reviennent ainsi souvent sur leur décision initiale, prise « sous le feu de la colère » :

Sandrine : je suis sévère et puis trop laxiste en même temps.

Claire : comment tu expliques les deux...

Yann : ben elle va plus facilement lever heu, lever la sanction quoi.

Sandrine : je dis que jusqu'à dimanche il aura pas son natel mais peut-être que d'ici deux jours heu...

Yann : ben ce matin il l'avait apparemment.

¹⁰ Pour en savoir plus : Bachmann, L., Gaberel, P-E., Modak, Marianne (2016). Parentalité : perspectives critiques, Lausanne, Éditions EESP.

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

Sandrine : ah non!

Yann : ah si. Ben puisqu'il a pu communiquer avec Marine pour aller à la piscine !

Sandrine : ah non, non, non, c'était hier qu'il a communiqué c'était pas ce matin, non, non, non, non !

Yann : tu l'as supprimé depuis hier matin ?

*Sandrine : j'ai supprimé depuis hier soir depuis qu'on est rentré du cinéma. Voilà. Mais **je suis sévère et laxiste en même temps. Je supprime et je leur donne, peut-être un jour plus tard.** Mais là je pense que ce sera jusqu'à dimanche parce que là heu... et **quand ça part en cacahuète j'élève tout de suite la voix !***

Dans cet extrait, on comprend bien le problème de cohérence auquel sont confrontées certaines mamans, pour lesquelles les écrans sont un bon levier de punition, mais qui parallèlement ont de la difficulté à « tenir » la sanction. Pourquoi ? Comme nous l'avons démontré en amont, les écrans sont considérés comme un mal nécessaire, c'est-à-dire comme des outils à la fois indispensables et néfastes. Ce paradoxe place les familles dans des situations de tensions parentales extrêmement fortes et complexes.

Les pères et les écrans connectés : « je suis un peu geek quand même »

Dans les familles rencontrées, les pères sont les personnes les plus connectées, de leur propre aveu et/ou de l'avis de leurs proches. Contrairement aux idées reçues qui désignent systématiquement les jeunes comme principaux consommateurs d'écran, notre enquête relève un paysage familial beaucoup plus contrasté. Les pères de notre corpus étaient adolescents dans les années 90 et ont ainsi été, pour douze d'entre eux, socialisés aux jeux vidéo. Parallèlement à une activité vidéoludique encore présente chez tous les papas à des degrés divers, ils sont aussi nombreux à avouer être des « geek », comme Olivier et Sébastien :

Extrait 2 :

*Sébastien : Alors ça dépend mais je dirais que c'est essentiellement, essentiellement les séries enfin qui me plaisent. J'aime bien **les trucs de geek** à la base, **je suis un peu geek quand même**, les trucs de super héros j'aime bien, pas toutes mais j'aime bien ce que j'aime bien c'est les séries qui ont une histoire sur la longueur c'est-à-dire que*

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

les policiers, ou c'est chaque fois un truc différent avec un petit fil conducteur, pour moi c'est typiquement le genre de truc que je regarde en faisant autre chose.

Extrait 2 :

*Olivier : Bon bah vous êtes bien tombé sur la bonne famille parce que **moi je suis hyper geek** on vous a dit hein ?*

Paul quant à lui a connu une période intense de pratique vidéoludique dans sa jeunesse et essaie aujourd'hui de se contenir :

*Claire : **Ben alors donc du coup en résumé vous diriez c'est qui la personne la plus connectée ?***

Paul : Alors ça dépend à qui vous demandez (rire) !

*Claire : **(rire) Je demande à vous (rire)***

*Paul : Alors, moi je pense que j'utilise pas mal moi, alors moi des fois ça m'arrive heu alors **je ne suis pas toujours le bon exemple**, c'est vrai que ça m'arrive des fois, si je ne suis pas en forme, un peu fatigué, bah ça m'arrive d'utiliser ces tablettes pour ces jeux peut être pendant deux heures ou comme ça. Peut-être même des fois un peu plus. Ça m'était arrivé, quand j'étais plus jeune j'habitais avec des copains, quand j'étais étudiant, qui avaient des réseaux de... un petit réseau d'ordinateurs mais c'était au début, parce qu'il y en a un qui était informaticien et qui a installé ça. **Et puis j'ai été assez, j'étais un peu addict. (...) Donc j'essaye de limiter ça quoi.***

Thierry et Alexandre, pour leur part, avouent être connectés en continu mais pour des raisons professionnelles qui semblent à leurs yeux justifier la pratique :

Extrait 1 :

*Alexandre : moi heu... ça commence par la radio. Le matin c'est la radio, obligé. Quand je sors d'ici, à pieds, ça continue avec la radio, en fait j'ai un petit truc comme ça, que je ballade, puis ensuite moi franchement toute la journée je suis là-dessus quoi (il montre son téléphone), au bureau je suis sur mes mails, sur... soit FB soit Twitter comme réseau social, et puis sur les sites professionnels, et puis **quand je rentre ici heu.... ben a un envahissement mais accepté, assumé heu...moi je reçois souvent des mails professionnels quand je suis encore, (...)** Et ça*

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

forcément c'est un débordement sur la vie privée. Et là maintenant, typiquement, j'ai reçu un spam et je l'efface, parce que si j'attends demain matin pour l'effacer, ben ça fait un tunnel quoi.

Extrait 2 :

*Thierry : **Moi J'utilise ça, à outrance.***

Claire : Le téléphone

*Thierry : Le téléphone j'utilise **parce que c'est mon outil de travail de 6h30 le matin à 8h30 le soir.***

De son propre aveu, Thierry est dans l'incapacité de se déconnecter de son travail et donc des usages des écrans :

*Thierry : Couper à 100% non c'est pas possible. Je dois changer de travail. Couper 100% je dois changer de job... **j'ai des collègues qui arrivent à couper a 100%, moi je sais pas le faire.***

Dans les faits, on découvre assez vite, au fil des entretiens, que ni Alexandre ni Thierry ne se cantonnent aux usages professionnels mais luttent chacun contre des tendances à la connexion continue également dans leurs loisirs. Thierry s'est installé une limite temporelle sur son application YouTube, d'une heure par jour, pour éviter d'y passer davantage de temps :

*Thierry : ça peut être de l'humour, ça peut être du ski ça peut être le mec qui se casse la gueule en bas de l'échelle, ça peut être un reportage important justement sur la nature ou des trucs comme ça. Mais de toute façon au pire, quel que soit le jour, que ce soit du lundi au dimanche, c'est maximum 1h. T'façon moi je l'ai aussi bloqué à ça, quand j'ai l'alarme 1h qui arrive, j'arrête et pis voilà. Parce que sinon c'est **addictivore.***

Il est intéressant de relever que son fils Lucas (15 ans) distingue leurs modes de connexion respectifs :

Lucas : Ouais, bah mon père et moi... mon père et moi, on est un petit peu équivalent, mais c'est un petit peu différent, parce que mon père, il est beaucoup beaucoup sur le téléphone le soir, mais la journée, il est moins que moi, tu vois ? Du coup,

*c'est équivalent un petit peu, mais... mais bon, il est... **je pense qu'il est quand même un petit peu plus que moi.** Je sais pas si c'est le temps, mais **quand il est dessus, il est vraiment déconnecté contrairement à... enfin, moi, je pense de moi que moi, si je suis dessus, si par exemple, on doit me parler d'autre chose, j'arrête pour parler du truc, je vais pas faire pendant qu'on me parle, tandis que lui...***

Dans la perception de Lucas, son père est vraiment « déconnecté » du monde physique et humain qui l'entoure lorsqu'il consulte son téléphone et n'est alors plus capable de répondre aux sollicitations faites en présentiel, contrairement à lui qui est capable de « s'arrêter » et de suspendre son activité lorsque quelqu'un lui parle. Thierry avoue par ailleurs passer toutes ses soirées devant la télévision, la plupart du temps avec sa conjointe. Il justifie cette pratique par le besoin de se « vider le cerveau » après une journée de travail. Le soir, un écran est quitté pour un autre, voire deux autres puisque les pratiques de double écran sont courantes (chez les pères mais aussi chez plusieurs mamans), comme en témoignent les extraits suivants :

Extrait 1 :

Claire : est-ce qu'il y a des moments dans la journée où vous utilisez le smartphone en particulier?

Justine : plutôt le soir

Claire : pour vous détendre?

*Justine: c'est vrai que **souvent on est au salon, la télé est allumé et on est tous sur notre téléphone (rires).** La télé sert de bruit de fond plus que...*

Extrait 2 :

*Fabienne : Mais c'est pour ça que moi j'ai souvent, ça m'intéresse moyennement et puis souvent c'est vrai que **je joue en fait pendant que je regarde.***

Extrait 4 :

Claire: Et puis lui, il la met plus, la télé en trame de fond ou pour la regarder ?

*Virginie : **C'est en trame de fond, mais il est devant.***

Claire : OK. Il est devant, mais il est pas forcément... il suit pas forcément...

Virginie : **Voilà, c'est ça, il suit pas forcément, en fait, il suit d'une oreille, mais par exemple, il joue en même temps devant la TV.**

On comprend que la place des écrans connectés dans les familles n'est pas une problématique spécifiquement juvénile, mais inscrite dans une dynamique relationnelle globale. C'est l'équilibre entre la présence à soi et la présence aux autres qui est en jeu. Ces extraits d'entretien illustrent bien le défi que les écrans connectés représentent pour la parentalité, en termes de cohérences entre discours et pratiques.

« Faites ce que je dis, pas ce que je fais »

Les règles valables pour les parents et pour les enfants diffèrent souvent. Soit parce que les parents considèrent leurs usages comme légitimes, contrairement à ceux projetés sur les jeunes, soit parce qu'ils s'octroient simplement des privilèges, comme l'expliquent Nathan (15 ans) et Michael (13 ans) :

Claire : et quand vous êtes à table, vous avez le droit de garder vos téléphones ?

Nathan : non

Claire : et personne ne l'a à table ?

Nathan : si

Michael : **papa. Parce que c'est lui qui est : « faites ce que je dis, pas ce que je fais ».**

Le problème posé par le défaut d'exemplarité des parents est que ces derniers dénoncent des usages juvéniles qu'eux-mêmes ont largement adoptés. Le cas de Carole et de son fils Steve (15 ans) est intéressant de ce point de vue. En effet, Carole déplore les usages excessifs des écrans chez Steve, en particulier des jeux vidéo. Parallèlement, elle confie en entretien beaucoup aimer « sa petite tablette » qui la suit partout et même « au petit coin ». Elle prévoit d'installer prochainement la télévision dans sa chambre, télévision devant laquelle elle passe déjà toutes ses soirées, repas compris. Voici comment Steve décrit les usages de sa maman :

Claire : OK et puis ta maman, dis-moi un petit peu qu'est-ce qu'elle utilise quand, à quel moment, qu'est-ce qu'elle fait avec les écrans ?

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

Steve : *Elle, **elle est tout le temps sur sa tablette et sinon elle regarde tout le temps la télé** et quand elle doit faire des commandes sur Internet elle va sur son ordi.*

Claire : *OK, elle commande quoi genre des habits des trucs comme ça ?*

Steve : *Ouais à manger. Elle commande sur des trucs de la Migros.*

Claire : *Leshop ?*

Steve : *Ouais voilà.*

Claire : *OK OK. Donc là elle fait Leshop. Et là elle fait quoi sur sa tablette ?*

Steve : *Elle joue à Candy Crush.*

Claire : *OK, principalement c'est ça ?*

Steve : ***Ouais tout le temps**, elle fait rien d'autre. Ah oui, elle lit ses mails des fois.*

Claire : *OK. Mais sur la tablette plutôt ? OK OK.*

Steve : *Sur son téléphone elle fait rien, à part appeler. (...) Sur le téléphone fixe bah à chaque fois qu'il y a des appels elle répond, **elle reste des heures au tel.***

Claire : *OK.*

Steve : ***Ouais. Et la télé en fait tous les soirs elle regarde les Marseillais.***

Claire : *OK. Et puis tu regardes pas des trucs avec elle ?*

Steve : ***Bah si je regarde les Marseillais en mangeant.***

Claire : *OK. Donc vous vous regardez les Marseillais en mangeant tous les soirs ?*

Steve : *Ouais.*

Cet extrait d'entretien montre bien que la question de la place des écrans connectés dans les familles dépasse très largement celle qu'ils occupent dans la chambre et la vie des enfants. Il s'agit d'une dynamique familiale globale, d'un rapport familial avec les écrans et leurs usages. D'ailleurs, dans certaines familles dont les parents sont de très petits consommateurs d'écran, les enfants ont des activités beaucoup plus diversifiées et respectent mieux les consignes parentales. Un article publié par Nathalie Dupin dans la revue *Enfance, Famille, Génération*

(2018) suggère que les règles d'usages des écrans connectés sont d'autant plus facilement respectées qu'elles le sont par tous les membres de la famille.¹¹

Au sein des couples en ménage : une source d'irritation

Si la place des écrans connectés dans les familles représente un défi pour la parentalité, nous faisons un constat similaire en ce qui concerne la conjugalité. Les usages numériques sont au cœur de tensions, de crispations et de conflits au sein des couples comme des ex-couples.

Dans les familles dont les parents vivent ensemble, ce sont les usages paternels qui le plus souvent sont source de conflits, comme le mentionne Audrey qui me reproche « d'appuyer sur le problème de couple » :

Audrey : *il est jamais tellement pas au bureau tu vois ? Là tu appuies sur le problème de couple c'est ça ?*

Alexandre : *moi je consulte mes mails, je regarde des applications heu... d'information bien sûr, sportives et autre. Et puis heu ce qui énerve ma femme c'est que parfois je regarde la télé et je discute avec des... si on regarde un match de foot, et ben bien évidemment qu'on commente le match de foot.*

Audrey : *mais il me semble aussi que parfois tu as une espèce de double écran, voire de triple écran. (...) il me semble voir du défilement Facebook.*

Alexandre : *non mais quand tu es dessus, après tu dérives un peu.*

Audrey: *donc ça, ça m'énerve un peu. Du coup, j'aimerais qu'on soit juste dans une activité.*

Les écrans connectés ne s'immiscent pas seulement dans la vie de famille mais bien dans la relation de couple, notamment lorsque la tablette ou le téléphone s'invitent dans la chambre conjugale :

¹¹ Dupin, Nathalie (2018). « Attends, deux secondes, je lui réponds... » : enjeux et négociations au sein des familles autour des usages socio-numériques adolescents », *Enfances Familles Générations* [En ligne], 31.

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

Ana : *Et puis ça me, bah ça m'énerve en fait parce que Paul il est pas mal... il aime bien jouer. Et puis des fois au lit, moi je lis mon bouquin et lui il est là avec son machin et pis ça m'énerve (rire) je sais pas, je ne supporte pas.*

Paul : *(chevauchement) je me suis déjà décrit comme la personne qui utilisait presque le plus...*

Ana : *(chevauchement) C'est pas « presque », c'est !*

Les usages paternels des écrans posent problème aux yeux des femmes de notre corpus parce qu'ils empêchent les messieurs d'être présents en famille, à table ou lorsque celle-ci est réunie devant la télévision. À noter que la télévision est considérée, en particulier par les mères, comme un écran non seulement légitime mais rassembleur. Les moments communs devant l'écran de la télévision sont devenus des moments de partage familial, ce qui n'était pas le cas avant l'avènement des écrans portables et individualisés.

Un autre problème posé par les usages paternels est celui de l'exemplarité parentale vis-à-vis des règles fixées à la maison comme l'explique Virginie en parlant de son mari :

Virginie : *Donc par exemple, le téléphone, mais je trouve, que, voilà, le téléphone à huit heures, huit heures et demie, c'est une bonne heure, parce que là, c'est le début de la soirée, je trouve que là, il faut être en noyau familial et puis, voilà, loin des écrans. Mais c'est jamais le cas, puisqu'en fait, cette télé, elle est tout le temps allumée, Sébastien, il est constamment devant son téléphone, donc au fond, il est là, mais il est pas là.*

Claire : *Et donc lui, en fait, il aimerait quelque chose pour Solane qui... qu'il... qu'il fait pas.*

Virginie : *Ah bah oui, ça, c'est sûr. C'est là qu'il y a la plus grosse contradiction au final, parce que lui, c'est un geek fini, il est devant les écrans constamment. Au lit, il est devant sa tablette ou...*

Ce principe d'un « deux poids, deux mesures » rend la gestion quotidienne des écrans difficile pour les mères, comme le mentionne Caroline : « **Mais mon mari est très addict, alors c'est difficile de se battre avec quelqu'un qui aime bien** ».

Entre parents séparés : les écrans au cœur des rancœurs

Si les usages des écrans par les adultes sont source d'agacement au sein des couples, ils sont mobilisés comme des ressorts de reproche et de dénigrement entre parents séparés. Sur les cinq entretiens réalisés avec des parents séparés, quatre d'entre eux fustigent la manière dont leur ex-conjointe ou conjoint gère les usages des écrans de leurs enfants quand ils sont à leur domicile. Tous les cinq mentionnent que l'équipement en console de jeux ou en smartphone a été l'œuvre de l'autre parent, et s'est effectué soit sans consultation préalable soit sans tenir compte de leur avis défavorable.

Trois ex-conjoint.e.s sont explicitement désigné.e.s comme « accro » aux écrans (deux femmes et un homme) et responsables des usages considérés comme abusifs chez leurs enfants. Yves par exemple sait que son fils William (10 ans) a une tablette chez sa mère, dont il ignore les usages, ce qui le contrarie :

Yves : ***Il se défoule là-bas et j'aimerais bien savoir comment il se défoule, c'est ça le problème. Parce que moi je...***

Claire : *Ça, il va pas vous en parler ?*

Yves : ***Non, il m'en parlera pas parce qu'il sait que... (...) Mais bon, sa mère aussi, j'ai eu un problème avec elle, avec son Facebook. On s'est engueulé beaucoup de fois avec Facebook avec elle. Parce que madame, elle... comment dire ça, elle est accro.***

Claire : *OK.*

Yves : ***Elle est totalement accro dans tous les sites Facebook ou Twitter. Moi j'ai pas, j'ai aucun... j'ai pas Facebook, j'ai rien. J'ai pas Twitter, j'ai pas le WhatsApp, j'ai rien moi. Sur mon téléphone, il y a pas tout ça.***

Dans la famille de Fabienne et de Thierry, qui est recomposée, les usages en vigueur chez la maman sont sources de beaucoup de désapprobation et d'inquiétude. Leyla (12 ans), Luca (15 ans) et Jonas (18 ans) doivent ainsi s'adapter à deux régimes d'utilisation des écrans qui

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

s'alternent chaque semaine. L'équipement numérique possédé par chaque enfant est aussi différent dans chacun des domiciles familiaux, comme l'expliquent Luca et Leyla :

Luca : chez ma maman j'ai mon PC donc du coup je joue un peu aux jeux vidéo. J'ai aussi un écran dans ma chambre, je n'ai pas une télé parce que je n'ai pas de chaînes. Mais j'ai un écran du coup et je regarde des séries dessus. Et puis heu ouais pour ça, les jeux vidéo, on est un peu plus libre chez ma maman.

(...)

Leyla : alors moi je vous dis tout de suite, j'ai une liseuse et un téléphone mais il n'est pas ici, il est chez ma maman.

Fabienne et Thierry déplorent la permissivité de la maman des enfants en matière d'écran, et tiennent aussi à se distinguer de ses goûts en matière télévisuelle :

Thierry : non mais les blondes à Marseille, elle regarde que ça ! (...) non, non mais c'est un enfer quoi ! Quand elle te raconte qu'elle regardait des blondes, des blondes !

Fabienne : (chevauchement) oui mais ça c'est pas chez nous !

L'affirmation « c'est pas chez nous » vise bien à marquer une distance sociale, identitaire et culturelle vis-à-vis de l'ex-conjointe de Thierry. Or le couple est lui-même amateur d'émissions de télévision et de séries qui ne sont pas au sommet de la hiérarchie culturelle, comme « Touche pas à mon poste », ce qui nous est révélé par Luca :

Claire : Et puis la télé, qu'est-ce que tu aimes ?

Luca : Regarder « Touche Pas à Mon Poste » avec mon père

Claire : Mhmm

Luca : Parce qu'il regarde souvent ça le soir

Ce constat nous permet de comprendre qu'au-delà des différences de perceptions éducatives vis-à-vis du « bon » usage des écrans, l'équipement et le règlement dans chaque foyer est au cœur de tensions qui les dépassent largement. Ils servent souvent de prétexte pour adresser des reproches « socialement légitimes » aux manières de faire de l'ex-conjointe ou conjoint. En effet, comme il est communément admis que les usages des écrans doivent être limités et

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

encadrés, toute dénonciation de laxisme parentale sert la cause de celui ou celle qui se considère comme le « bon » parent.

L'acquisition d'une autonomie sous surveillance

Nous avons compris que l'exemplarité est difficile à maintenir dans les familles de notre corpus. Tel papa affirme n'avoir jamais son téléphone à table, alors que son fils et sa femme tiennent un autre discours. Telle maman déplore chez ses enfants des usages qui sont inscrits dans son propre quotidien. Si les écrans connectés sont ainsi présents dans les foyers des familles contemporaines, ce qu'ils permettent de réellement nouveau est la communication et le maintien du lien à distance. Cette possibilité brouille les frontières extérieures et intérieures du domicile familial : les amis sont présents en tout temps à la maison et les parents sont présents en tout temps dans l'espace public. Cela n'est pas sans conséquence sur les liens interpersonnels de confiance et l'acquisition de l'autonomie adolescente, comme nous allons le voir dans ce chapitre.

Un mode de contrôle paternel autoritaire

Comme démontré au chapitre 2, ce sont les mères qui portent, majoritairement, la charge logistique et mentale de faire respecter les règles concernant les écrans connectés et de limiter les risques liés à une surconsommation. Elles sont aussi les premières responsables de la charge mentale de s'inquiéter, parfois de manière très générale et pas toujours bien informée, des méfaits des écrans. En revanche, selon une distribution des rôles encore très traditionnelle, ce sont les pères qui, majoritairement, vont exercer une forme de contrôle plutôt autoritaire : le contrôle spontané des téléphones, saisis à l'improviste. Ainsi, sur les 10 familles rencontrées dans lesquelles les parents vivent en ménage, la moitié des pères explique avoir un jour saisi voire saisir régulièrement les téléphones de leurs enfants, à l'improviste, pour « faire un petit tour » ou « jeter un œil ». Ils s'acquittent parfois de cette tâche pour « rassurer » leur conjointe, comme l'explique Céline :

*Céline : Je pense qu'il le fait aussi un peu pour me dire "**regarde, tu peux lui faire confiance il se passe rien**" parce que chaque fois, quand il prend le téléphone, je lui dis écoute "t'as besoin de tout me raconter je m'en fous, **je veux juste que tu me rassures, dis-moi si tout est OK**. Donc je pense qu'il le fait aussi un peu*

*dans ce sens-là. Mais voilà, lui ouais, il est assez peu craintif et **il lui fait confiance c'est vraiment le terme.** Il l'a éduquée d'une manière ou il pense que... il peut lui arriver des choses mais qu'elle aura les armes pour réagir. Moi je pense qu'elle a les armes mais je sais pas si elle saura les sortir au bon moment (rire).*

En résumé, c'est la mère qui s'inquiète et c'est le père qui joue le rôle de celui qui rassure en passant à l'action du contrôle spontané. Dans cette inquiétude maternelle, les appartenances de classe et de genre ont leur importance. Céline compare sa fille Manon (13 ans) à « une petite gazelle qui se promène », mobilisant un symbole de fragilité et de vulnérabilité féminines au milieu d'une jungle masculine, mais aussi sociale. Céline exprime en effet son inquiétude vis-à-vis l'arrivée de Manon au Cycle qui, contrairement à l'école de leur village (à la population très privilégiée), incarne une nouvelle forme de mixité sociale : « c'est la grosse masse. Tout est mélangé ».

La principale crainte des familles des classes sociales supérieures est que le smartphone entraîne de mauvaises fréquentations, sur lesquelles elles n'auraient pas d'emprise, d'où les contrôles intempestifs, qui visent à « se rassurer » et à vérifier que sa confiance a été bien placée. Or, la confiance est une notion qui se réfère explicitement à une prise de risque et à l'acceptation d'une forme de vulnérabilité. Quand je choisis de faire confiance à une personne, j'accepte de m'en remettre à sa bonne volonté, donc de me rendre vulnérable. Je lui donne le pouvoir de respecter ou de rompre cette confiance (Baier, 1986, 234-235). En résumé, sans libre arbitre, pas de lien de confiance possible. Le besoin constant de réassurance des parents va ainsi à l'encontre de la construction d'une relation de confiance parents-enfants et péjore l'acquisition de l'autonomie adolescente.

Chez les enfants, cette pratique de contrôles spontanés entraîne une confusion entre le fait d'avoir « rien à cacher » et le fait de devoir « tout montrer » à ses parents, comme on le constate dans les propos de Luca (15 ans) :

Claire : *Et puis sinon par rapport au contrôle parental, est-ce que tes parents, ils t'ont mis en contrôle parental quand t'étais plus jeune, est-ce qu'ils surveillaient ce que t'avais sur ton téléphone, est-ce qu'ils te le prenaient, est-ce qu'ils avaient des logiciels de contrôle des choses comme ça ?*

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

Luca : **Alors absolument pas, ils avaient rien du tout. Y'a juste ou une fois ou mon papa il m'a dit « ouais, passe-moi ton natel, faut que je contrôle quelque chose ». Il avait un peu regardé toutes mes photos, mon historique, mes messages Whatsapp, mes Insta et Snapchat mais sinon non.**

Claire : *Et tu sais pourquoi il avait fait ça à ce moment-là ?*

Luca : *Absolument pas.*

Claire : *Et t'as pas cherché, toi ça t'a pas dérangé ou tu t'es pas demandé pourquoi tout d'un coup il voulait faire ça ?*

Luca : *Pff non je me suis dit qu'il voulait juste savoir un peu ce que je fais un peu de ma vie, voir si j'avais pas forcément de problèmes avec d'autres personnes, parce que, mais non non je ne lui ai pas demandé pourquoi.*

Claire : *Et pis ça t'a embêté ?*

Luca : **Heu surpris surtout. Je m'y attendais pas mais en même temps, j'ai rien à cacher puis même aujourd'hui je pourrais lui donner, que je m'en fous. En fait je n'ai absolument rien à cacher sur mon natel quoi.**

Les normes de surveillance parentale ont été assimilées par la plupart des jeunes de notre corpus, qui associent « les secrets » à quelque chose qui serait de l'ordre de la dissimulation donc de la honte sociale. Ils sont plusieurs à se défendre en affirmant n'avoir « rien à cacher ». Pourtant, l'acquisition de l'autonomie adolescente ne peut se faire sans avoir accès à un jardin secret. Les jeunes ont besoin de développer leurs propres espaces : physiques, imaginaires et émotionnels pour se construire. Des espaces protégés du pouvoir et du regard des adultes (Steeves & Jones, 2010, p. 188).

Le contrôle total : « j'ai accès à tout »

Dans deux des familles rencontrées, ce besoin exacerbé de réassurance et de contrôle, entraîne la géolocalisation continue des enfants. Olivier et Aude, tous les deux cadres informatiques dans de grandes entreprises, ont adopté toutes les possibilités de surveillance offertes par les smartphones, du contrôle des horaires à celui des contenus en passant par la géolocalisation de leurs enfants. Ils peuvent ainsi gérer toutes les durées d'utilisation de

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

chaque application à distance, être tenus informés des téléchargements et savoir où se trouve leur enfant en tout temps (à condition que ce soit bien elle ou lui qui se ballade avec le smartphone). Aude a également défini un périmètre pour son fils aîné (15 ans et demi) dans la commune dans laquelle ils vivent, au sein duquel il a une liberté de mouvement. S'il sort de cette zone, elle est notifiée. Ces outils de contrôle technologique peuvent donner l'impression aux parents d'avoir un contrôle quasi total sur la prise d'autonomie de leurs adolescentes et adolescents :

*Aude : Après je peux le localiser et c'est très bien. (...) Parce que je peux mettre une zone en fait de... ce que je fais normalement enfin ce que je fais de temps en temps, ça veut dire que là, **je définis une zone dans laquelle en fait il peut y circuler librement et s'il dépasse je suis notifiée en fait.***

(...)

*Aude : Je sais où est mon enfant et là moi je peux savoir où il est, s'il est bien à la maison comme il est censé être, on va voir ! (Rires) donc voilà, donc ça, **c'est bon il est bien à la maison.***

Aude vérifie sur son téléphone, pendant l'entretien, qu'Adrien est bien au domicile familial « comme il est censé être » pendant que nous discutons dans un café de la commune. À noter que lorsque nous nous sommes rendue, la semaine suivante, chez eux afin de rencontrer Adrien, Aude n'était pas présente mais c'est elle qui a répondu à l'interphone de leur immeuble au moment où nous avons sonné, à distance.

D'un côté Aude déplore une connexion continue des jeunes aux écrans, qu'elle juge néfaste :

*Aude : Mais on l'a dit sans vraiment le dire, sans le verbaliser comme ça mais c'est vrai que **le mauvais usage finalement c'est le fait de jamais déconnecter en fait de ça.** C'est ça, je pense, qui est... assez perturbant, j'imagine même quand on fait ses devoirs mais voilà, il doit se dire : « est-ce que j'ai reçu une notification » est-ce... Je pense que la concentration, elle en pâtit énormément pour eux, voilà.*

De l'autre côté, on comprend que cette impossibilité de « déconnecter » est une règle qu'elle a elle-même fixée à ses fils. Son discours repose sur une catégorisation des usages connectés en fonction de ce qu'elle perçoit comme légitime ou illégitime. Être interrompu dans ses

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

devoirs par les sollicitations des pairs est considéré comme un mauvais usage, en revanche accepter les notifications et la surveillance de sa mère lorsque l'on sort avec ses pairs est de l'ordre du bon usage :

*Aude : **La localisation je trouve que c'est important pour plus tard quand il va sortir voilà.***

Claire : (chevauchement) et vous pensez l'utiliser jusqu'à, jusqu'à quel âge ?

Aude : Ah bah jusqu'à ses 30 ans (rire) heu j'en sais rien, ça j'ai pas pensé...

Olivier, dont la fille aînée Julie a 17 ans et demi, suit en direct ses allez-venues lorsqu'elle sort, en particulier quand approche l'heure de rentrer :

*Olivier : Par contre je veux que bon, elle me dit où elle va de toute façon, elle me dit chaque fois où elle va quoi elle nous dit. Donc ça c'est pas le souci. Je veux qu'elle rentre à l'heure. **Puis des fois je regarde où elle est, voilà, donc quand elle me dit « ouais je rentre à 1h » et puis à minuit et demi je la vois j'sais pas où bah là je peux lui dire : « Tu rentres quand » ? » donc mais objectivement elle suit assez les horaires et puis je lui ai mis heu... Uber, voilà je lui dis « si t'as un jour un souci, tu peux utiliser » donc y'a ma carte de crédit qui est dedans et comme ça.***

Dans cet extrait, on constate que Julie informe ses parents des lieux où elle se rend et respecte les horaires. On peut se questionner dès lors sur la nécessité de lui demander, trente minutes avant l'heure du retour, « tu rentres quand ? » après avoir consulté l'application de localisation. Une piste de réponse pourrait se trouver dans ce besoin exacerbé de réassurance que génère les écrans connectés et leur panoplie de modalités de partage et de surveillance. Les parents ont toujours été inquiets lorsque leurs enfants ont commencé à sortir et à acquérir ainsi une autonomie relationnelle et une liberté de mouvements. Les nouveaux paramètres technologiques donnent l'impression de contrôler les risques potentiels de cette prise d'autonomie. Olivier sait où se trouve Julie, peut interagir avec elle en tout temps pour s'assurer de son retour à l'heure, et maîtrise également la manière dont elle rentre à la maison puisqu'il lui a installé Uber sur son téléphone. Quelle marge de manœuvre reste-t-il à cette jeune fille presque adulte pour explorer sa liberté ?

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

Matteo (13 ans) a totalement conscience de ce contrôle total exercé par son père, qu'il résume de manière très explicite :

Claire : *Mais le contenu, il surveille un peu, genre ce que des fois il... il voit ce que t'as sur ton téléphone ?*

Matteo : ***Bah il voit tout ce que je fais.***

Claire : *Avec son téléphone ?*

Matteo : ***Ouais, il peut tout voir.***

(...)

Claire : *Ah ouais. Et puis tu sais, s'il... il te... il sait où t'es, il te géolocalise ?*

Matteo : ***Ouais, il me localise, il sait où tout le temps je suis.***

Claire : *Et puis t'en penses quoi toi, tu es plus, ça te va ou ça t'embête ou... ?*

Matteo : *Bah... de toute façon, ça me dérange pas quoi. Bah je trouve, c'est plutôt une **sécurité, donc je pense, c'est normal.***

Claire : *Et puis pour ta sœur aussi ?*

Matteo : *Ouais.*

On constate que la surveillance continue des mouvements de l'enfant a été intégrée par Matteo comme un gage de sécurité et par conséquent comme une pratique relevant de la « normalité ». On peut faire l'hypothèse que sortir sans téléphone et sans la surveillance paternelle représenterait dès lors une potentielle source d'angoisse pour Matteo, ce qui questionne la manière dont les enfants sont socialisés à l'autonomie dans ce contexte.

Comme Aude, Olivier révèle un rapport paradoxal aux écrans connectés. D'un côté, il contrôle de manière très sophistiquée tous leurs usages, comme il le résume : « j'ai accès à tout ». Il fixe les durées comme les horaires d'utilisation des applications et possède tous les mots de passe des smartphones de ses deux enfants. D'un autre côté, il se présente lui-même (et est qualifié par les membres de sa famille) comme étant moins stricte que sa femme vis-à-vis du contrôle parental, tant d'un point de vue de la durée d'utilisation des écrans que de ses contenus. Il l'autorise à jouer à des jeux vidéo que son épouse Caroline réproouve (elle n'est

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

pas au courant que ces jeux ont été achetés et installés par Olivier pour Matteo). Matteo explique cette différence de position parentale par le manque de compétences de sa mère :

Claire: D'accord. Et puis qu'est-ce que tes parents ils pensent de ce que tu fais justement avec les écrans ?

Matteo : Bah, ma... mon père, ça va... enfin, ça dépend, il aime pas trop les jours d'école, mais sinon le week-end il me laisse. Et ma mère bah, elle est plus stricte. En fait, aussi elle comprend pas beaucoup... enfin, elle... elle s'y connaît pas beaucoup donc après aussi elle... elle aime pas trop. Mais ouais.

Caroline ne semble pas avoir que son mari possède les accès aux téléphones de ses enfants. Comme plusieurs mamans, elle aimerait exercer un contrôle parental en particulier des contenus afin de « juste contrôler que ça dérape pas » et regrette de ne pouvoir le faire faute d'avoir leurs codes, mais ne se sent pas en capacité de le faire :

Claire : Donc contrôle parental vous m'avez dit vous avez pas hein. Vous avez pas installé sur les téléphones des enfants ?

Caroline : Alors ça peut être, mais je sais pas comment...

Claire : Est-ce que des fois vous prenez le téléphone ou votre mari pour voir, pour faire je sais pas un contrôle ou...

*Caroline : **Non, j'aimerais bien savoir mais du coup j'ai pas fait, mais des fois j'aimerais bien quand même juste contrôler que ça dérape pas surtout les conversations entre amis qu'il y ait pas des trucs affreux. Mais c'est vrai que je me dis mais bon, j'ai pas les codes.** Et puis après si je leur demande bah... J'aimerais plus **par sécurité** sans forcément lire tout le contenu. Mais quand même je pense que juste **pour être sûre qu'il n'y ait pas de soucis.** Parce qu'eux ils gèrent... Je sais pas comment ils gèreraient.*

Claire : Mais ils vous ont jamais parlé justement je sais pas d'un cas d'insultes, ou de quelque chose qui se serait passé à l'école...

Caroline : (chevauchement) Non, non.

Claire : Et votre mari il prend, il regarde pas non plus les contenus ?

Caroline : Non.

Cet extrait d'entretien est caractéristique du discours de légitimation du contrôle parental, il s'agit d'exercer un contrôle « par sécurité », « pour être sûre qu'il n'y ait pas de souci ». La peur sous-jacente qui est exprimée est que quelque chose de grave soit tu, caché par les enfants, et nécessite que les parents aillent investiguer par eux-mêmes dans les appareils. Pour juguler cette peur, certains parents expriment un fantasme de transparence, ou encore imposent un principe de transparence comme condition de l'équipement numérique.

L'exigence de transparence

Si certains parents demandent à « contrôler » le téléphone de leurs enfants de manière explicite, d'autres le font en cachette. Or, le risque inhérent à la consultation des contenus des téléphones de ses enfants réside dans le fait que les messages ou photos qui s'y trouvent sont porteurs de tout un contexte relationnel, social, identitaire et culturel auquel les parents n'ont pas accès. En effet, le contenu trouvé dans le téléphone est parfois considéré comme une « preuve » de vérité et donne libre cours à toutes sortes d'interprétations et de projections.

Au-delà des dimensions éthiques (notamment corrélées à la confiance tissée entre les membres d'une même famille), l'espionnage peut entraîner des malentendus potentiellement très conflictuels, comme c'est le cas dans cet extrait d'entretien de Solane (14 ans) :

Solane : *Ah oui, donc en fait, au début elle m'a rien dit, elle a juste interprété les images sans... sans rien savoir, après, je me lève, elle me dit rien, comme ça, je reprends mon téléphone, je vois tous les messages ouverts, que j'avais rien ouvert j'ai dit : « c'est quoi ce bug, quoi ? » Et puis après, ma... j'étais en train de jardiner avec ma sœur, après, elle me dit « Solane, j'aimerais te parler », comme ça, elle vient : « **pourquoi est-ce que tu es en couple et tu me dis même pas ?** », j'ai dit : « mais tu me racontes quoi ? » Et elle a commencé à me dire : « oui, j'ai vu sur ton téléphone, il y a les photos de je sais pas qui, nanana, tu m'as jamais parlé de lui ». Alors que oui, j'avais parlé de lui, j'avais... **je lui avais déjà dit que c'était un ami, tout ça, mais j'étais pas en couple avec lui, donc je sais pas qu'est-ce qu'elle interprète, tu vois ? Et depuis, elle interprète n'importe quoi, mais elle avait***

*compris que ça m'avait blessée qu'elle regarde mon téléphone, du coup, je pense, maintenant, elle va plus le faire. **Mais c'est ça aussi qui m'embête, qu'elle ait mon code, tu vois ? Parce que j'ai... j'ai pas de secret, mais elle interprète n'importe quoi, elle se dit n'importe quoi, du coup, ça m'énerve, voilà (rire).***

Comme le mentionne Solane, elle n'a droit à aucune vie intime sur son téléphone et a l'obligation de partager tous ses codes d'accès avec ses parents. Il y a donc un certain paradoxe entre la reconnaissance d'un droit à entretenir une sociabilité propre via les écrans connectés et l'exigence de transparence qui accompagne l'équipement. Sébastien, son père, est en effet très clair vis-à-vis de l'injonction au partage total des contenus :

*Sébastien : Il y a un truc par contre qu'on a posé, là elle a essayé de rompre mais on a forcé, bah c'est vite vu, moi je suis un petit peu psychorigide des fois mais on lui a dit, **tu n'as aucun code secret. Si tu veux un livre en marchant pour mettre tes secrets, tu as le droit, tu as un livre, tu mets une clef, tu le fermes, ton natel, tous les codes on doit les avoir, de tous les réseaux sociaux il n'y a rien qui n'est pas accessible. On a le droit d'aller dessus de regarder comment on veut ce qu'on veut. Tu as rien de secret sur ton natel. Sinon elle a plus de natel. Donc ça fait la gueule une journée mais après elle nous a filé ses codes. Donc effectivement, de temps en temps, bon moi je ne l'ai pas fait depuis très longtemps mais de temps en temps, on dit : " On va jeter un coup d'oeil dans ton Natel et on regarde tout". Et puis s'il y a un truc ou on peut pas rentrer, bah on demande le code.***

D'un côté, l'outil est qualifié de nécessaire pour que l'adolescente puisse acquérir et entretenir une forme d'autonomie relationnelle. De l'autre, cette autonomie ne peut se faire que sous condition de surveillance. Pour Solane, cette surveillance engendre de la souffrance et relève du chantage :

*Solane : c'est le fait que... de savoir qu'ils peuvent tout faire sur mon téléphone, **sur mon engin, je...** Bah chacun a le sien quoi, et voilà, **donc ils sont obligés de savoir mon code. Et là, à un moment donné, j'avais changé, quand ils ont découvert, j'ai cru que j'allais mourir (rire).** Après, j'étais obligée de donner, **sinon on me privait de téléphone pendant un mois, donc j'ai donné, parce que... bah voilà.** Maintenant,*

*bah ils savent mon code, après, ils veulent tout le temps savoir. Et une fois, ma mère, elle est allée sur mon téléphone... Ah oui, voilà, en fait, un soir elle l'avait pris, elle l'avait posé dans son armoire à habits pour le cacher, pour pas que j'aïlle dessus. Et du coup, elle est allée dessus, elle a regardé si j'avais... de base, elle voulait juste regarder si j'avais envoyé des messages pendant la nuit, tu vois, si j'étais dessus vraiment pendant la nuit. Du coup, elle va, elle commence à regarder toutes mes discussions, **elle a ouvert les messages qui étaient non lus du coup. Après, je savais plus ce que j'avais lu, après, elle... Après... après, elle s'est, dans un truc, elle s'est lancée, là, elle a regardé toutes mes photos, tous les trucs. Et après, elle a pas mes explications.***

Le problème est que Virginie n'a pas les clés de lecture pour interpréter les messages de manière contextualisée, tout simplement parce qu'ils appartiennent à la vie sociale de sa fille et non à la sienne. Il est intéressant de relever que cette injonction à la transparence, via le partage des codes du téléphone par exemple, qui a été relevée par Dominique Pasquier en ce qui concerne les familles populaires (2018)¹², est également présente dans notre corpus, et de manière plus importante, au sein des classes sociales moyennes et supérieures. Il s'agit là d'un mode de contrôle des fréquentations que l'on souhaite « bonnes », c'est-à-dire conforme à notre classe d'appartenance sociale.

Une fracture culturelle sépare les codes de langage et de communication des jeunes de ceux des adultes, comme cela a été le cas de tout temps.¹³ C'est également ce que relève Luis (15 ans), qui n'aimerait pas que sa mère regarde son téléphone car elle ne pourrait pas comprendre le sens des échanges qui s'y trouvent :

*Luis : Non c'est pas parce que j'ai des trucs à cacher, c'est qu'il y des trucs genre, genre... Genre des fois les conversations des fois elles sont trop forcées et tout. Genre si je vois que ma mère qu'elle regarde mes conversations genre **quand je suis avec mes potes des fois on s'insulte en rigolant, donc j'ai pas envie que ma mère elle voie ça.***

¹² Pasquier, Dominique (2018), *L'internet des familles modestes. Enquête dans la France rurale*. Paris : Presses des Mines.

¹³ Pour en savoir plus : Balleys, Claire (2017). *Socialisation adolescente et usages du numérique*. Revue de littérature, Paris : INJEP.

Ce qu'exprime Luis est bien la séparation entre deux univers sociaux : celui des « potes » et celui de sa famille, en particulier le lien avec sa mère. Or pour pouvoir acquérir une autonomie identitaire, l'adolescent a besoin de se confronter à d'autres univers sociaux que celui de la famille et trouver notamment des références et des modèles identitaires auprès de ses pairs (amis, partenaires, groupes et communautés juvéniles).

La sociabilité juvénile est faite de boutades, de rigolades, de confidences entre proches. Il va de soi que les parents devraient respecter cet espace de l'entre soi juvénile, si nécessaire à la construction identitaire adolescente. Le ou la jeune a besoin de parenthèses dans lesquelles il ou elle n'est plus « la fille de... » ou « le fils de... » mais « la meilleure amie de... », « le pote de... » et aussi « le premier amour de... », « la meuf de... ».

Entre pairs : « se parler », c'est exister socialement

Interagir avec leurs pairs via les écrans connectés est un gage d'intégration sociale et identitaire pour les jeunes. Lorsque les jeunes de notre corpus décrivent leurs usages des écrans et en particulier des smartphones, une expression particulièrement significative revient systématiquement : « parler avec (leurs) amis ». Luis par exemple (15 ans) confie être rester en ligne jusqu'à deux heures du matin la veille de la rentrée scolaire, sans s'en rendre compte :

Claire : Voilà, tu voulais profiter jusqu'au dernier moment des vacances (rire)

*Luis : (chevauchement) (rire) non c'était pas que je voulais profiter ! **C'est que j'étais tellement en train de parler que je me rendais pas compte** et j'ai pissé et j'étais là "quoi c'est déjà !"....*

Le témoignage de Luis montre bien à quel point les jeunes sont pris dans leurs conversations entre pairs via les médias sociaux, ce qui révèle l'importance que la sociabilité, en particulier scolaire, revêt dans leur vie en pleine transformation identitaire et sociale¹⁴. Comme l'ont d'ailleurs bien compris les parents, les médias sociaux sont aujourd'hui indispensables à la socialisation adolescente, parce que c'est beaucoup par leur intermédiaire que les jeunes « se parlent ».

¹⁴ Pour en savoir plus : Balley, Claire (2015). *Grandir entre adolescents. À l'école et sur Internet*. Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes.

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

Posséder un smartphone est une étape symbolique essentielle de l'adolescence contemporaine, car l'outil permet une émancipation et une prise d'autonomie vis-à-vis de la sphère parentale. Il donne accès à une gestion « directe » de sa vie sociale, sans intermédiaire, comme l'explique Antonin (13 ans) qui va recevoir son premier téléphone dans les jours suivants l'entretien :

Claire : Ouais et bah là tu vas... C'est bien j'arrive juste au moment où tu vas en avoir un. Toi, tu te réjouis d'en avoir un pourquoi ?

Antonin : **Surtout pour discuter avec mes copains et tout.** Par exemple... Aussi c'est plus facile parce que **chaque fois c'est ma mère qui reçoit toutes les infos pis des fois j'en reçois pas, pis après je dois demander à mes copains et tout pis ça.** (...) Je préfère quand mon entraîneur me dit direct à moi que je lui réponds et tout ça. Parce que, par exemple, j'avais le match contre XX il y a 2 jours, je savais pas que j'avais le match, le matin j'arrive à l'école, ils me disent qu'il y a un match, je rentre chez moi, je prépare mes affaires vite fait quoi. Bon voilà.

Claire : Ça sera plus pratique en fait ?

Antonin : Ouais. Ça serait pas pour jouer que je l'aurais, **c'est surtout pour discuter** et ouais.

Dès le Cycle d'Orientation, il existe une pression sociale exercée entre pairs pour montrer que l'on est un « grand », c'est-à-dire un ado affranchi des règles des adultes. Pour ce faire, il faut démontrer au réseau d'amis, le plus souvent les camarades de classe, que l'on existe socialement de manière autonome et que l'on a « une vie ». Exister sur les réseaux sociaux, c'est exister aux yeux des pairs. Mais la popularité d'un jeune ne se crée pas sur les réseaux sociaux, elle en est le reflet. Marion, 13 ans, se montre assez critique vis-à-vis de ceux et celles qui cherchent à acquérir du prestige social via les réseaux sociaux :

Marion : ouais, mais maintenant... je sais pas, je pense que ça dépend des personnes, leur catégorie sur les réseaux sociaux. Genre y a des gens par exemple sur Insta, **nous on les appelle les Kékés, c'est les gens qui genre... qui identifient des gens sur leurs photos, tout le temps, qui veulent donner une image genre trop cool d'eux,** ou bien qui fument ou des choses comme ça, qui s'habillent avec des pantalons genre qui leur montent jusqu'à la poitrine, des mini, mini t-shirt, afin là j'ai un mini t-shirt mais c'est pas... pas le même style, des trucs qui montrent heu... toute leur

poitrine. Les garçons en trainings des trucs comme ça. Ben eux ils adorent montrer quand ils se couchent tard, quand ils fument, quand ils font n'importe quoi. Mais moi quand je me couche tard ou que je suis avec des amis, si je prends des Snap après je les garde pour moi, je pense. Ou bien je sais pas, si on a par exemple une pyjama party je mets ou deux trucs sur ma story mais pas pour montrer qu'on se couche tard.

Les propos de Marion montrent que les jeunes entre eux produisent beaucoup de jugements sur ce que les uns et les autres postent sur les réseaux sociaux. Il ne s'agit pas d'une zone de non-droit où l'on agit et interagit sans contrôle social. Les adolescentes et adolescents ont aussi des attentes vis-à-vis de leurs amis et de leurs partenaires. Il s'agit de répondre rapidement aux sollicitations des proches, sous peine de se faire reprocher son manque de réactivité. Une grande côte de popularité (acquise dans l'enceinte scolaire) peut ainsi entraîner une intense activité en ligne, comme en témoigne Luis (15 ans) :

*Luis : **Moi je passe toute ma journée sur les réseaux sociaux.***

Claire : Ah OK, donc c'est plus continu quoi

Luis : mh

Claire : Et tu, mm t'as des feux ?

Luis : Ouais

Claire : Quoi, genre combien ? enfin combien de personnes on va dire

Luis : (rire) je les perds à chaque fois mais j'ai au moins heu 200 à 300 personnes pour faire des photos

Claire : Non ?

*Luis : **En gros, tous les jours je dois faire ça.***

(...)

Claire : OK. Et puis t'aimes publier quoi sur Snap par exemple ?

Luis : Oui je fais des stories je fais oui je fais beaucoup de stories même.

Claire : Mais qu'est-ce que t'aimes filmer toi ?

*Luis : **Moi ce que j'aime filmer c'est quand je suis avec mes potes.***

Claire : Mhmm

*Luis : **Quand je passe des bons moments ou des trucs comme ça.***

Cet extrait montre à quel point les usages des réseaux sociaux sont articulés au quotidien des jeunes, avec des usages qui sont la plupart du temps continus sur une journée et étroitement reliés à la sociabilité en présentiel, puisque ce que Luis aime publier dans ses stories sont les « bons moments » passés avec ses potes.

Plusieurs jeunes de notre corpus témoignent d'un effet de surenchère à la connexion qui est en vigueur dans leurs groupes de pairs respectifs. Ils reçoivent entre 50 et 300 messages par jour, rien que sur WA. Julie (17 ans) en ressent parfois un sentiment de surcharge :

*Julie : **Ouais y'a un moment où j'arrête... Et voilà. Après y'a des personnes qui parle trop sur message et ils sont trop... moi j'ai l'impression ils font que ça. Du coup ils m'envoient tout le temps, tout le temps, tout le temps, tout le temps des trucs...***

Claire : Ça te soule ?

*Julie : **Ouais ils parlent trop. Ouais je sais pas ce qu'ils font mais moi je peux pas parler autant. Parce qu'ils peuvent parler pendant des heures avec moi, ils s'arrêtent jamais, du coup ça me fait perdre du temps.***

Claire : Des fois t'as envie de pas répondre

Julie : Ouais... bah c'est ce que je fais parfois un peu mais bon...

On sent bien, dans la dernière phrase de Julie, la difficulté que représente le fait de poser des limites aux autres vis-à-vis de la connexion continue. Or, un des résultats forts de notre enquête est que les jeunes qui se laissent déborder par les usages des écrans connectés ont des parents qui sont eux-mêmes dans un mode de connexion continue, bien qu'ils s'en défendent ou n'en n'ont pas conscience. Il y a clairement un constat qui relève de la dynamique et de la systémique familiale.

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

Lorsque la place des écrans connectés n'est pas un problème

Aucun parent de notre corpus s'est révélé laxiste en matière d'usages juvéniles des écrans connectés. Toutes et tous se sentent concernés et tentent de réguler au mieux ces outils qui se sont intégrés à nos vies depuis quelques années. Aussi, j'ai bien conscience que mettre le doigt sur les points de tensions et les paradoxes parentaux offre un portrait très partiel et partial de ces familles. Les familles présentes dans cette enquête ont eu le courage et la générosité de nous recevoir et de nous confier leurs doutes et leurs difficultés. Je leur en suis infiniment reconnaissante. La vocation de la recherche est de révéler ce qui est de l'ordre du non savoir et du non visible, et les résultats scientifiques peuvent ne pas rendre hommage aux efforts et à la bonne volonté des individus. Cependant, il apparaît clairement que les écrans connectés ne posent pas problème dans toutes les familles rencontrées. La place qui leur est attribuée au sein de l'espace physique et relationnel de la famille n'est pas jugée comme problématique, ou peu.

Ce dernier chapitre propose de mettre en exergue trois éléments d'analyse qui permettent de comprendre ce qui se passe lorsque « ça se passe bien ».

L'espace numérique n'est pas un espace virtuel

Certains parents ont une approche des pratiques numériques axée sur la discussion et la confiance, comme Stéphanie et Simon, qui ne considèrent pas différemment les espaces numériques des autres espaces de sociabilité. Simon affirme qu'il « ne croit pas du tout au contrôle parental » parce qu'il sait que ses fils pourraient avoir accès à n'importe quel contenu via le smartphone du voisin ou du copain. Par conséquent, il considère que les smartphones sont des outils de médiation, à partir desquels n'importe quelle discussion peut être entamée avec ses enfants :

Claire : Et puis donc de contrôle parental vous avez pas de logiciel ?

Simon : **Moi j'y crois pas du tout au contrôle parental.** C'est intéressant parce que une fois... c'était l'ordi ou l'iPad ?

Stéphanie : Je sais plus.

Simon : Je crois que c'était l'iPad. Ils étaient avec l'iPad, ils avaient le droit d'aller voir des vidéos et puis **on leur demandé « Vous allez voir quoi ? »** et puis ils nous ont dit

*qu'ils allaient voir ci, et puis en fait, je sais pas comment... ah, mais moi j'ai vu après... **qu'ils regardaient une vidéo qui était un petit peu louche. C'était... c'était quoi déjà ?***

Stéphanie : Comment ils appellent des choses ou les gens ils sont au courant .. C'est pas... c'est faux...

Claire : Prank

Stéphanie : Voilà. Des pranks

Simon : Voilà. Ils regardaient un truc de ce genre...

Claire : Ou ils se font un peu piéger, des trucs comme ça.

*Simon : **Voilà exactement. Mais ils étaient pas bien parce qu'ils ont vu qui les a dérangés. Et du coup ils étaient mal d'avoir regardé ça et c'est assez parti en vrille parce qu'ils se sont mis à crier, nous au début on s'est un petit peu énervé en disant : « ouais vous avez pas à regarder des trucs comme ça ! », et puis après on s'est arrêté les deux et puis on s'est dit que c'était l'occasion d'en discuter. Parce que de toute façon,***

Stéphanie : (chevauchement) de toute façon ils peuvent aller voir n'importe quoi.

*Simon : **Ouais, voilà, ça on est persuadé que vingt mètres plus loin, leurs copains ils sont avec les natels et qu'ils peuvent regarder ce qu'ils veulent, donc autant qu'on ouvre la discussion et puis...***

*Stéphanie : (chevauchement) **leur expliquer les dangers, ce sur quoi ils peuvent tomber. Des fois on peut chercher autre chose et puis on tombe sur une autre vidéo...***

Pour Stéphanie et Simon, ce qui se passe en ligne n'est pas déconnecté de ce qui se passe dans les rapports de face-à-face. Une discussion entre copains autour de la pornographie, par exemple, peut déclencher le visionnement ou le partage de contenus. Par conséquent, la seule manière d'être en phase avec ses enfants, avec leurs expériences et leur développement, est la communication, que ce soit pour discuter de ce qui se passe à l'école, sur Internet, au foot ou dans la rue. Ces espaces ne sont pas fondamentalement distincts dans la réalité quotidienne des jeunes, et ne sont en aucun cas des espaces « virtuels ». Leurs amis ne sont

pas des amis virtuels, même s'ils discutent souvent ensemble via les médias sociaux. Un mode de communication médiatisé ne signifie pas que le lien social est de moindre importance.

Les règles de respect, de soi et des autres, sont les mêmes dans toutes les sphères de la vie. Pour Stéphanie et Simon, les contenus des vidéos YouTube que leurs fils regardent sont des objets de discussion familiale, simplement parce qu'ils sont inscrits dans la vie quotidienne. Ces parents ne sont eux-mêmes pas très connectés, mais Simon joue volontiers aux jeux vidéo avec ses fils, ce qui leur permet des moments de partage autour d'un intérêt commun.

Faire de la place aux usages communs

Les usages communs des écrans connectés, s'ils ne sont pas accompagnés de discours dénigrants sur les goûts et les pratiques culturels des uns ou des autres, sont reportés en entretien comme des activités de plaisir partagé, qui participe à créer et entretenir le lien familial. Audrey par exemple dit son admiration face à sa fille Marion (13 ans) et à ses compétences numériques, qui lui permettent d'écouter ensemble des listes de morceaux de musique concoctée par la jeune fille :

*Audrey: y a aussi un truc avec Marion que je suis très envieuse et admirative, c'est qu'elle fait des playlists, et elle fait des super playlists !!! Parce que déjà je trouve **qu'elle sort un peu des sentiers battus**, *Énergie* etc, et puis tout à coup elle aime bien... je sais pas, on avait regardé *Retour vers le futur*, elle avait téléchargé la bande son, de *Retour vers le futur* et puis tout à coup elle a fait des playlists heu... ben justement comme on disait avant, par rapport à des films heu et puis j'ai dit : "**Oh mais t'as trouvé des perles, ça c'est génial !**" Donc ça heu... **j'aime beaucoup écouter ça avec elle.***

Claire : *et ça elle fait depuis son téléphone.*

Audrey : *elle fait depuis son téléphone. **Et puis j'aimerais qu'elle m'apprenne à le faire**, mais voilà, de nouveau dans le quotidien, y a tellement d'autres choses que... on le fait pas. Mais de temps en temps je craque, **je dis : « allez, fais-moi une playlist » alors on la met, on l'écoute pendant qu'on fait le repas et voilà. Donc c'est sympa. Donc on a plutôt des échanges assez positifs heu peut-être que finalement je***

redoutais plus ça, mais finalement je trouve qu'on a des bons échanges autour de tout ça.

En écoutant la musique que sa fille a réussi à rassembler grâce à son smartphone, Audrey la valorise et permet que mère et fille développent de « bons échanges », « positifs » autour d'un usage d'écran connecté.

Justine et Pierre se sont lancés quant à eux dans la fabrication d'un four en torchis grâce aux tutos YouTube, une activité qui a occupé toute la famille pendant plusieurs semaines :

Justine : On a fait un four à pizza ! Comme ils font en Afrique du Nord ! Il est là, ça marche du tonnerre ! J'ai trouvé une vidéo qui durait je ne sais pas combien d'heures, avec toutes les étapes pour faire ce four puis on a fait notre four en torchis comme sur YouTube !!!

Au final, ces activités communes, jeux vidéo, films, musique, tutos YouTube, ne diffèrent pas de n'importe quelle autre source d'information ou de divertissement autour de laquelle se réunirait une famille. L'important est de parfois sortir des usages individualisés pour entreprendre des usages communs qui permettent de se rencontrer et de se comprendre.

Être curieux et poser des questions

Les parents ne doivent pas craindre de se montrer curieux. La curiosité est selon nous le contraire de la surveillance. En effet, se montrer curieux implique de s'intéresser à ce que l'autre expérimente, plutôt que de chercher à contrôler ses actes. Le parent qui surveille n'a pas besoin de poser des questions, puisqu'il ou elle estime avoir directement accès aux contenus consultés par ses enfants. Or, ils n'ont pas accès à l'expérience émotionnelle qui en découle. L'enquête montre que, bien souvent, les enfants ne prennent pas spontanément la parole pour se confier à leurs parents, mais attendent que les questions viennent à eux :

Claire : et si tu recevais une vidéo ou une photo d'un gars qui se masturbe, là tu en parlerais à tes parents ou pas ?

Marion : je sais pas. Si ça me choque vraiment, oui, mais si genre si je vois vite comme ça et qu'après je balaie le snap, pour pas voir, je sais pas, enfin si ma mère elle me pose

des questions je lui dirais, je sais pas si je lui dirais ou pas parce que je préfère genre passer outre ! Là-dessus. Comme ça ben c'est plus vite oublié, mais si elle me pose des questions ben je lui dirais je pense.

Claire : *mais par contre t'en parlerais avec tes amies ?*

Marion : *ouais ! ouais ça j'en parlerais avec mes amies genre !*

De fait les jeunes ne trouvent face à un dilemme lorsqu'ils sont confrontés à des contenus inappropriés ou choquants. En effet, en parler avec les parents équivaut à prendre le risque d'une condamnation de leurs pratiques numériques, et potentiellement un contrôle plus strict. Une attitude bienveillante de la part des parents encourage ainsi davantage les enfants à se confier à eux en cas de besoin qu'un comportement contrôlant et/ou dénigrant.

Conclusion et recommandations

Les résultats de cette enquête montrent qu'il est temps de changer de paradigme et de lunettes. La focale ne peut plus être exclusivement axée sur les usages numériques juvéniles mais doit impérativement tenir compte du contexte d'une société connectée, dont nous sommes toutes et tous partie prenante. Nous avons pu démontrer que la place des écrans connectés dans les familles est tributaire de l'appartenance sociale des parents, de leur genre et de la répartition des rôles sexués au sein du couple parental, des conflits existants dans la sphère familiale et des usages numériques des parents eux-mêmes. Les usages des écrans connectés sont donc le reflet de la réalité structurelle comme de la dynamique familiale globale.

L'injonction à la connexion est souvent double voire triple pour les adolescentes et adolescents de notre corpus : elle provient à la fois des pairs et des parents (ensemble ou séparés). Bien que, comme nous l'avons vu, les normes sociales et les codes culturels diffèrent entre les deux univers de socialisation, le contrôle social émane tant de l'un que de l'autre. Les jeunes doivent être hyper habiles et compétents pour être capables de conjuguer des attentes contradictoires qui souvent se court-circuitent dans un même espace-temps : toutes ces interactions sont concentrées dans un petit appareil, le smartphone, qui les accompagne partout et en tout temps. Ainsi, en une seule journée, un.e enfant peut recevoir 250 messages qu'il va devoir trier en fonction des différents rôles qu'il ou elle doit jouer : enfant, ami.e, frère, sœur, membre d'un club, petite fille, élève etc. Un sacré exercice identitaire ! Les adultes aussi sont confronté.e.s à ces injonctions et sollicitations constantes, mais ils et elles ne sont pas en plein processus de socialisation et d'acquisition d'une autonomie.

Forts de ces constats, que faire ?

L'objectif d'un programme de prévention aux risques liés aux écrans est d'améliorer le bien-être des enfants et des jeunes, afin que les écrans n'envahissent pas le processus de socialisation de telle manière que leur autonomie soit empêchée. Une jeunesse « sous double contrainte » comme je l'ai définie, ne peut se construire et grandir de manière épanouie parce que les espaces de liberté sont trop restreints et trop contraints.

Un processus en quatre étapes a été imaginé à la suite des résultats de cette enquête, qui vise à orienter les parents vers un accompagnement aux usages des écrans bienveillant, réflexif et cohérent.

1. Prendre un pas de recul :

- Quelle est la place des écrans connectés dans votre famille ?
- Quand et pourquoi avez-vous équipé vos enfants ?
- Un smartphone permet-il à un.e enfant de se protéger, de se divertir, de s'informer, de socialiser avec ses pairs, d'entretenir un lien familial ? Et à vous-mêmes ?

L'objectif est de se questionner sur votre lien aux écrans et à la manière dont ils sont intégrés à votre vie familiale, tant conjugale que parentale.

2. Changer de lunettes :

- Les écrans connectés ont-ils changé votre rapport à la confiance ?
- Les smartphones sont-ils devenus un objet de réassurance pour vous ? Pour votre conjoint.e ? Pour vos enfants ?
- Votre enfant court-il ou elle plus de risques avec ou sans écran connecté ?

Certains phénomènes habituellement identifiés comme des effets des écrans connectés comme la connexion continue sont les syndromes d'une crise de la confiance. L'objectif est de vous situer vis-à-vis de ce constat : le smartphone se substitue parfois au lien de confiance, ou devient un élément de « preuve » du lien affectif.

3. Identifier les problèmes au quotidien, tant pratiques que relationnels :

- Quand, où et pourquoi les écrans posent-ils problème dans votre famille ?
- Est-ce que c'est une question de durée d'utilisation, de contenus, de dangers, de goûts ?
- Le problème est-il intrinsèquement lié aux usages des écrans, ou plutôt à des sources de conflits entre personnes ?

Il est important d'identifier ce qui est de l'ordre de la fracture générationnelle de ce qui est de l'ordre du comportement inadéquat, les adultes et les jeunes n'ayant pas les mêmes références culturelles ni la même perception du temps.

Les conflits autour des écrans cachent souvent des conflits entre personnes, par exemple entre parents et adolescent.e.s ou entre parents qui ne partagent pas les mêmes opinions ou visées éducatives.

4. Poser un cadre cohérent et bienveillant en matière d'usages des écrans connectés

- S'intéresser à ce que vos enfants regardent, écrivent, écoutent, par la discussion et non pas via la surveillance technologique ou le contrôle intempestif.
- Ces discussions peuvent porter autant sur leur quotidien scolaire, sociable que numérique parce qu'il n'existe pas de frontière tangible.
- Un accompagnement tant technique que pédagogique est essentiel au moment de l'équipement. Les enfants ont le droit d'être informé.e.s des risques encourus sur Internet vis-à-vis de leur vie privée et de leurs données personnelles.
- La bienveillance fait référence à une posture de non jugement vis-à-vis des goûts culturels des jeunes, ce qui ne signifie pas que l'accès aux écrans doit être libre. Les parents ont le droit de poser un regard critique sur les contenus, mais avec des arguments plutôt qu'avec des jugements.
- Les temps et durées d'utilisation des écrans souhaitables dépendent beaucoup des contextes. L'important étant que les jeunes développent des activités, des ressources, des compétences et relations sociales autant hors ligne qu'en ligne. L'isolement devant les écrans est le syndrome d'un malaise auquel il faut s'intéresser.
- Certaines règles d'usages doivent être respectées par tous les membres de la famille si on les souhaite efficaces. Par exemple, pas d'usages individuels des écrans à table ou lorsque l'on regarde un film ensemble, fait la cuisine, un jeu ou toute autre activité familiale.

Il semble important de distinguer les usages individuels des usages communs des écrans connectés. Les jeunes comme les parents ont le droit à leur bulle à certains moments de la journée, seul.e dans leur chambre ou sur le canapé du salon. D'autres moments, en revanche, sont consacrés à la vie familiale. Dans ce cas, les écrans ne sont pas forcément bannis, on peut consulter un site Internet ensemble pour les vacances, chercher une information ou faire un jeu, mais les usages doivent être communs. De manière générale, les usages communs semblent la piste préventive et éducative la plus prometteuse. Ils permettent en effet de franchir les barrières générationnelles, de dialoguer donc de mieux se comprendre, de s'informer mutuellement sur les paramètres de confidentialité, les comportements jugés adéquats ou inadéquats, de se divertir, d'apprendre et de se détendre ensemble.

Références

- Bachmann, Laurence, Gaberel, P-E., Modak, M. (2016). *Parentalité : perspectives critiques*. Lausanne, Éditions EESP.
- Baier, A. (1986). Trust and Antitrust. *Ethics*. 96. 2. pp. 231-260.
- Balleys, C. (2015). *Grandir entre adolescents. À l'école et sur Internet*. Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.
- Balleys, C. (2017). *Socialisation adolescente et usages du numérique*. Revue de littérature, Paris, INJEP.
- Balleys, C., Martin O. & Jochems, S. (2018). « Familles contemporaines et pratiques numériques : quels ajustements pour quelles normes ? », *Enfances Familles Générations* [En ligne], 31 | 2018, mis en ligne le 22 décembre 2018, consulté le 18 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/efg/6094>.
- Berger, P. & Luckman, Th. (1991). *La construction sociale de la réalité*. Paris : Armand Colin.
- Dupin, N. (2018). « Attends, deux secondes, je lui réponds... » : enjeux et négociations au sein des familles autour des usages socio numériques adolescents », *Enfances Familles Générations* [En ligne], 31. 2018, mis en ligne le 22 décembre 2018, consulté le 18 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/efg/5821>
- Jauréguiberry, F. et Proulx, S. (2011). *Usages et enjeux des technologies de communication*. Toulouse : Éditions érès.
- Jouët, J. (2000). Retour critique sur la sociologie des usages. *Réseaux*. No. 100. Pp. 487-521.
- Pasquier, D. (2018), *L'internet des familles modestes. Enquête dans la France rurale*. Paris : Presses des Mines.
- Proulx, S. (2015). La sociologie des usages, et après ? *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 6. <http://rfsic.revues.org/1230>
- Steeves, V. & Owain J. (2010). Editorial: Surveillance and Children. *Surveillance & Society* 7 (3/4): 187-191. <http://www.surveillance-and-society.org> | ISSN: 1477-7487
- Widmer, E., Lévy, R. & Kellehals, J. (2005). Devenir parent, quel impact sur l'activité professionnelle et le fonctionnement conjugal? In Collectif, *Eloge de l'altérité. Défis de*
- Claire Balleys HES-SO/Fondation Action Innocence

La place des écrans connectés dans les familles de Suisse romande

société : 12 regards sur la santé, la famille et le travail (pp. 137-154). Grolley : Editions de l'Hèbe.